

L'HESPERIDE

POUR LA RENAISSANCE DE LA CIVILISATION CELTIQUE

Rédaction - Administration : "LA SEPTIÈME AURORE" - B. P. 253-01 PARIS R. P.

Rédacteur en Chef : Pierre LANCE

N° 15 - Printemps 70 - trimestriel, le numéro : 2 F. - Abonnement annuel, série indivisible de
***** 4 numéros : 7 F. - C.C.P. Paris 1159-08 *****

SOMMAIRE

Qui est Olier Mordrel ?	1
LES CELTES ET LE MARXISME par Olier Mordrel (première partie) Têtes de chapitres :	
Petite histoire marxiste de la Bretagne	3
Les Grands Ancêtres Inattendus ..	5
L'aggiornamento de Karl Marx	6
Le mariage de la carpe et du lapin" <u>Dialectique et acte de foi</u>	7
Le marxisme de grand-papa - La composante hébraïque	10
Vendons la mèche	12

L'AVENIR DES MORTS

par Pierre Lance - étude philoso-
phique pour une nouvelle éthique
funéraire 13 à 20

LA COLLECTION COMPLETE DE
L'HESPERIDE
VOUS EST INDISPENSABLE !

ABONNEZ-VOUS A NOS
SUPPLEMENTS :

"(R)EVOLUTION-Jeunesse"
"LES DOCUMENTS DE L'HESP."

Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs la première partie d'un texte capital qu'a bien voulu nous confier Olier MORDREL, ancien leader des autonomistes bretons. Ces pages forment en quelque sorte la suite de son "MANIFESTE POUR UNE REVISION DE LA POLITIQUE BRETONNE", publié par "La Bretagne Réelle" en avril 69, et qui apportait le "oui" d'Olier MORDREL au référendum sur la régionalisation, exposant toutes les raisons d'un homme qui n'avait certes jamais été gaulliste, mais qui faisait passer avant toute autre considération le service de la Bretagne. Si nous présentons le texte suivant aux lecteurs de l'"Hespéride", c'est qu'il dépasse de très loin le cadre de l'"Emsav" (le mouvement breton), et que l'auteur y brosse, avec une lucidité exemplaire, le tableau des contradictions fondamentales qui existent entre le marxisme et la conception celtique de la vie. Il s'ensuit que cette étude de doctrine politique et de psychologie ethnique concerne la prise de conscience de tous les pays celtes, donc la France, et en dernier ressort la sauvegarde de l'Occident tout entier. Aussi invitons-nous nos lecteurs à lui accorder la plus grande attention et à le diffuser largement autour d'eux.

L'H.

Exceptionnellement, ce numéro pourra être commandé par 5 exemplaires au prix réduit de 1 F. l'exemplaire, pour diffusion. La suite de l'article d'Olier MORDREL paraîtra dans notre N° 16, qui pourra être commandé dans les mêmes conditions, et ne sera adressé en outre qu'à nos seuls abonnés.

QUI EST OLIER MORDREL ?

(Extrait du N° 270 bis de "La Bretagne Réelle", 1er avril 69)

Ancien directeur de Breiz Atao et de Stur, ancien directeur de L'Heure bretonne (40.000 exemplaires en 1940), ancien chef du Parti National Breton, Olier Mordrel fut condamné à mort par contumace le 7 mai 1940 par le tribunal militaire de la 4e

- 2 - région, siégeant à Rennes, pour atteinte à la sécurité extérieure de l'Etat et à l'intégrité du territoire, maintien ou recrutement d'un groupe dissous, provocations de militaires à la désertion. Quatre mois plus tard, Charles de Gaulle était également condamné à mort par contumace, pour des motifs étrangement ressemblants. La "culpabilité" de ces deux hommes consistait en fait dans le plus intransigeant des patriotismes, à cette différence près que dans leur esprit leurs patries ne correspondaient pas exactement, et que si l'un se faisait "une certaine idée de la France", l'autre se faisait "une certaine idée de la Bretagne".

Il a été de bon ton depuis la guerre, dans certains milieux, de voir en Mordrel un "traître" et un "collaborateur". C'est à la fois une calomnie et une absurdité. Mordrel est le type même du chevalier fidèle, du champion national. Mais il ne voyait pas sa patrie dans celle de Louis XI, de Bonaparte et de Philippe Fétain. Sa patrie, il la trouvait dans celle du légendaire Artus, du roi Nominos, de la duchesse Anne. On a le droit de penser ce que l'on veut de cette idée de patrie, de la juger (avec risque d'erreur) archaïque, chimérique ou donquichottesque. On n'a pas le droit de manquer de respect à l'homme qui la porte, et qui paie encore d'une 25e année d'exil l'amour incorruptible de la terre natale.

Olier Mordrel n'est pas non plus un ennemi de la France, où il compte "autant d'amis que d'ennemis en Bretagne", comme il se plaisait à l'écrire dans Le Monde, le 28 novembre 68. Il en est au contraire un amoureux déçu, qui fut déçiqué de voir son cher pays breton incorporé et dépersonnalisé par la France des Jacobins. C'est nous, Français, qui devons des excuses, et c'est peut-être bien pour nous faire un peu pardonner que Charles de Gaulle est allé un jour à Quimper promettre une France nouvelle.

L'auteur du texte qu'on va lire est un homme intrépide et sincère, qui a toujours dit, en toutes circonstances, ce qu'il avait à dire, et qui le prouve une fois de plus. Voici par exemple ce qu'il écrivait dans l'Heure bretonne, le 10 novembre 1940 : "Notre force est en nous. Elle n'est ni dans les autres ni dans les circonstances. Ce n'est ni Vichy ni Berlin qui rendront au peuple breton la force de caractère nécessaire pour s'affranchir, se regrouper et se frayer une route. Notre sort se joue dans nos fibres... N'attendons rien de nous." Ce prétendu "collaborateur" fut évincé peu après de la direction du FNB par des éléments vichystes et pro-nazis. Il avait eu auparavant le temps et l'audace de proposer la dissolution du Parti National Breton et sa reconstitution dans la clandestinité, ce qui, on en conviendra, aurait inévitablement conduit les autonomistes à édifier leur propre réseau de résistance à l'occupant. C'est la police allemande qui mit alors un terme à l'activité politique de Mordrel et celui-ci fut déporté en Allemagne le 22 décembre 1940. Il fut ainsi le premier déporté "français". (1)

Pierre LANCE

(1) Pour plus ample informé, consulter l'excellent livre d'Hervé Le Boterf : "LA BRETAGNE DANS LA GUERRE", Editions France-Empire.

Vient de paraître aux EDITIONS FRANCE-EMPIRE, le tome 2 de

LA BRETAGNE DANS LA GUERRE
de Hervé LE BOTERF

L'auteur poursuit dans ce second tome la remarquable fresque historique commencée dans le premier volume. Avec une sensibilité attentive, un sens aigu de la psychologie des hommes en présence, une scrupuleuse honnêteté intellectuelle, Hervé LE BOTERF sait nous attacher à l'aventure du peuple breton emporté dans la tourmente de la seconde guerre mondiale, avec ses problèmes particuliers souvent déchirants. Dans ce livre consacré à 1941 "l'année des sacrifices", l'auteur développe les luttes et les efforts de tous ces Bretons courageux qui cherchaient dans tel ou tel camp, dans telle ou telle espérance, leur vérité et celle de leur pays. Illustré de nombreuses et précieuses photographies, complété de plusieurs documents en annexe, ce livre est indispensable à qui veut comprendre les idées et les actes d'un des plus vieux peuples celtiques de l'Occident.

P.L.

Dédié aux impurs qui n'observent pas - 3 -
la Loi et les Prophètes et sont maudits.

Les Celtes et le MARXISME

par Olier MORDREL

Depuis quelque temps, il se manifeste dans les milieux bretons, qui jusqu'ici ne semblaient pas avoir été contaminés, un désir évident de passer l'idée bretonne en contrebande dans le courant mondial du progressisme obsessionnel, qui menace de submerger toute activité politique qui ne soit pas la sienne propre.

"Comité d'action progressiste... Fédération prolétarienne des peuples européens... Bretagne révolutionnaire... République socialiste... Partie intégrante des luttes mondiales contre l'impérialisme international... Marxisme-léninisme..." et j'en passe. C'est un vrai plongeon, bandeau sur les yeux, en pleines eaux tartares.

Pour certains - que je ne veux pas désigner autrement ici - ce virerement au rouge est dû à une fièvre de mimétisme qui passera. Il ne répond à aucune conversion à un évangile qui n'est pas le nôtre. Le bateau que ne guide pas une main ferme suit le courant, mais une main ferme peut à tout moment redresser son cap. Il en va tout autrement de ceux qui ont mérité la prise de virage et il y a longtemps que nous les voyons venir, malgré leurs chaussures fourrées et leurs manteaux couleur miraille. Leurs diverses manifestations trahissent une unité de pensée et de tendances profonde. Elles reposent nécessairement sur une charpente doctrinale souterraine. Son existence a été révélée par l'apparition d'une petite brochure voulue confidentielle, sans nom d'auteur, sans indication d'origine, au titre énigmatique composé d'initiales, mais dont le caractère choquant a provoqué un mouvement de curiosité, sans doute plus large que ne l'eussent souhaité ceux qui préférèrent commettre leurs mauvais coups dans l'ombre.

Inutile de dire que mon adresse ne figurait pas sur les services de presse. L'âne évite toujours le sentier où il a reçu un coup de bâton. Mais il m'en est arrivé quand même trois exemplaires, coup sur coup, provenant de tous les azimuts. Il y a toujours de bonnes âmes qui veillent à ce que les beaux combats ne se perdent pas.

La petite brochure donc s'intitule ESB. Que veut dire ce hiéroglyphe ? On ne nous le dit nulle part. Ces lettres ont-elles par elles-mêmes une valeur cabalistique ? On est en droit d'en douter quand on a pris contact avec le glacial dialectisme qui règne de la première à la dernière page du poulet. Nous en sommes réduits aux suppositions. Que sera-ce ? "Ecole Secrète de Bolchevisme" ? Oubien, si c'est du breton quoique le texte soit en français : "Essai sur Skouted Bolchevisnet" ? On peut hésiter, mais seulement dans une direction, car la doctrine annoncée est de bout en bout du meilleur progressisme des meilleurs fellows-travellers, dont elle emprunte jusqu'au langage rituel.

Le premier sous-titre nous met sur la voie : "Les données socio-historiques de l'essai". Suit l'exposé d'une curieuse "idée bretonne" à la sauce tomate, qu'on prétend, à force de "il faut" et de "on doit", nous faire ingurgiter sans hésitation ni murmure. Elle est composée sur le double modèle du catéchisme diocésain et du petit livre rouge de Mao. C'est, paraît-il, "le nouvel évangile du mouvement". Voyons par conséquent quels en sont les articles de foi.

PETITE HISTOIRE MARXISTE DE LA BRETAGNE

Les débuts nous présentent une radiographie du mouvement breton depuis ses lointaines origines, où nous "devons" distinguer trois aspects : persistance passive, conservation intentionnelle, révolution. L'analyse n'est pas dénuée de perspicacité, si l'on arrive à percer le sens du pédant jargon employé, qui révèle les maîtres à penser du rédacteur, comme cette phrase : "La persistance passive est à comprendre à travers la désarticulation dont a souffert très tôt la société bretonne".

Avec la deuxième page de texte, on est fixé. "Dès le XIIe siècle, les couches dirigeantes acceptent des liens de classe de plus en plus étroits avec les autres couches dirigeantes européennes... D'où il résulte que la civilisation bretonne, épanage du peuple, est

- 4 - considérée comme inférieure par un motif de classe." Il veut sans doute dire "pour motif. Mais si nous avons respecté le style, c'est nous qui avons souligné les mots. Il n'y a là absolument rien de nouveau, car on eût pu dire la même chose avec d'autres mots. Dans ces lignes se lit la volonté de l'auteur soit d'identifier sa pensée avec les thèses du marxisme, soit, dans la plus gratuite des hypothèses, d'attirer la sympathie du public gauchisant en sacrifiant à son vocabulaire accoutumé. On l'apprendra bientôt. Reste à savoir - ceci soit remarqué en passant - si c'est aussi un "motif de classe" qui favorise l'extension de la langue russe à tout le territoire de l'URSS au détriment des langues minoritaires, pourtant reconnues par la loi et les institutions, ou celle des moeurs américaines à toute la surface du globe, même en terres soviétiques, fâchées de nouveautés made in USA.

La critique du conservatisme breton du XIXe au XXe siècle est très acceptable, bien qu'elle ne nous apprenne rien. Il y a quarante ans que son procès a été fait. Mais la brochure ignore le nom de Morvan Marchal. Et c'est Yann Poupinot qui a révélé, il y a bientôt vingt ans (1), les ressorts économique-financiers de la dévitalisation de la Bretagne au cours de la révolution industrielle du XIXe siècle. Mais pas plus que les études capitales du mouvement d'avant-guerre cet auteur n'est une seule fois cité dans les références. Le rédacteur, qui a trouvé toutes ses idées ailleurs que dans sa boîte crânienne, ne cite que lui-même ou ses petits copains.

Puis nous arrivons à la "contradiction interne du conservatisme". Bien sûr "il n'est pas un élément du patrimoine breton qui ne repose sur une structure française", si nous nous en tenons à ses éléments formels, ou philosophes matérialistes qui ne reconnaissent aucune autonomie aux valeurs somato-psychiques. Cette restriction faite, nous croyons aussi que "vouloir seulement conserver le patrimoine breton implique vouloir conserver les structures françaises sans lesquelles il perdrait toute assise." De cette constatation procède une critique pertinente du mouvement populaire breton actuel : "les prétendus porte-paroles du peuple breton réclament pour lui une présence à part entière dans le cadre de l'Etat français, alors que le cadre statique français exige la dissolution dans la masse du peuple français des peuples allogènes qu'il contient." C'est correctement exprimé, si nous croyons la France incapable de changer, et jusque là nous sommes d'accord. Notre pensée de toujours revêt là sous une forme claire - une fois n'est pas coutume - quoiqu'exagérément tranchante. Il y a en France autre chose que des Jacobins et dans le patrimoine breton tout n'est pas à jeter aux bouriers, en commençant par la langue, l'art décoratif, le folklore ou la musique, qui ne reposent sur aucune structure "française" !

On voit comment on peut se trouver alternativement en accord et en désaccord avec la pensée de ce monsieur - au singulier ou au pluriel ? -, que pour commodité et s'il n'y voit pas d'inconvénient, nous désignerons sous le nom d'Ignotus. (Il ne peut s'en formaliser. Nous aurions pu aussi bien le nommer Marxfoirus.) Car elle est, cette pensée, en constant va-et-vient entre la thèse traditionnelle de la nationalité, valeur indépendante dans une large mesure du contexte socio-économique, qu'il a conservée du Nationalisme Breton, et la thèse de la lutte des classes, qui est, pour le marxisme auquel il l'a empruntée, une explication totale. Une "contradiction interne" s'il en est, bien qu'il essaiera de la résoudre, après l'avoir baptisée "difficulté", à la fin de son ouvrage.

Il en est d'autres. Ignotus observe plus loin le "phénomène d'échos" dans la dynamique de ce mouvement conservatiste, et ce paradoxe : "plus l'action est conservatiste, plus elle souffre de négligence à l'égard des forces auxquelles elle prétend résister." Très juste, quand il s'agit du conservateur du type de Y.M. Calloch, élève de Maurras (également pour certains éléments de l'équipe précoercitive du Breiz Atao des débuts). Mais très faux au sujet de Stur, qu'il est malhonnête, et de plus inepte, de traiter conjointement de conservatiste et de national-socialiste.

Ce mouvement exprime, après la tentative remarquable mais strictement individuelle d'Evan Gousseron Brenn, il y a un demi-siècle, de définir un "socialisme" breton héroïque et sacralisant, la première doctrine révolutionnaire bretonne, ancêtre, non dans la tradition franco-bretonne stigmatisée avec raison plus haut, mais dans le celtisme ancien et inscrite dans le courant européen hostile autant à la désoberaillerie ploutocratique qu'au dogmatisme

(1) "La Bretagne contemporaine", tome 1 (1789-1914) - Ker-Yezh 1954.

romain. Stur était jugé anarchiste et déplaisant par les oracles du national-socialisme et les émules à Paris de ce jacobinisme prussien qui n'avait qu'admiration pour la centralisation française et qui pendant quatre ans n'a cessé de nous contrarier. Nos amis allemands n'étaient qu'une infime minorité, suspecte elle-même aux milieux officiels, et, je crois, davantage sous notre influence, la mienne en particulier, que nous sous la leur. Prétendre le contraire, c'est s'aligner sur la gauche française, ses préjugés et ses calomnies, c'est accuser son chien de la rage pour le mieux noyer. Une autre contradiction, externe cette fois-ci, de l'auteur.

DES GRANDS ANCIETRES INATTENDUS

Ensuite nous apprenons que la révolution s'est en premier lieu manifestée à travers la langue, dans la lignée Malmanche, Vallée, Hémon et Mordiern. Et nous lisons : "Cette attitude révolutionnaire dans les domaines de l'action culturelle ne tarda pas à gagner les domaines de l'action politique et sociale." Et allusion est faite, sans le nommer évidemment, au mouvement de Breiz Atao (p.16).

Cette analyse historique de la genèse de l'idée bretonne créatrice est d'une telle imbécillité qu'on est bien obligé de renoncer à l'épithète par égard pour le ou les auteurs et de faire l'hypothèse plus vraisemblable de la mauvaise foi. C'est le contraire qui est vrai. Les textes sont là. Des témoins de l'époque vivent encore. Malmanche, de Spérad ar Yec, a été un prédecesseur de Breiz Atao-Gwalarn, non de Vallée. Ensuite, Hémon, qui était "révolutionnaire", puisque tel est le mot, au cours de ses premières années sous notre houlette, a détaché Gwalarn de la maison-mère en 1925 (date donnée par la brochure comme le renversement révolutionnaire de la pensée bretonne !), pour devenir strictement littéraire, en dehors de toute doctrine philosophique, politique ou sociale. Inutile de falsifier les faits pour donner raison à la thèse erronée qui attribue à l'usage de la langue les vertus d'une drogue miraculeuse, infusant la clairvoyance et l'intelligence de la Bretagne dans les esprits les plus bornés. Notre reprise de conscience s'est faite depuis un siècle en français, comme celle de la Hongrie s'est faite en allemand et celle de l'Irlande et de l'Inde en anglais. Ce qui ne veut pas dire que je méconnaisse l'importance d'une langue propre dans le cas d'une renaissance nationale. J'ai donné quelques preuves de mon appréciation du breton.

Vallée, "second père de la révolution", n'a été tout au long de sa vie qu'un professeur bienveillant de breton et un conservateur obtus. Il a suivi B.A. parce qu'il était un grand patriote; il ne l'a jamais précédé. Sa position vis-à-vis de la langue était moins nationale, moins "stadelle" que la nôtre, puisqu'il avait choisi, lui comme Mordiern, d'ignorer le Vannetais, alors que nous voulions une réforme du breton littéraire qui permette son incorporation.

Quant à René Le Roux, natif de Bordeaux, autonome Meven Mordiern, ses amours allaient aux Anglo-Saxons et non pas aux Bretons. Il n'a jamais rien compris, en hors-venir qu'il était, au fait national breton. Il fut l'auteur d'une doctrine ahurissante selon laquelle un nègre des Alléghany parlant de naissance le galélique de ses maîtres était meilleur Celte qu'un Breton de langue française. La vérité historique est que le mouvement linguistique d'avant-guerre a tiré toute sa confiance en soi, tout son dynamisme, comme ses moyens financiers, du mouvement politique francisant, et non le contraire.

Nous rencontrons ici une volonté à-priori de dénaturer les faits les mieux connus pour les faire coïncider rétrospectivement avec une théorie préconçue et gratuite : "L'usage des thèses de l'ensay est qu'il n'y a pas de révolution bretonne de langue française." (p.20). C'est la manière de raisonner des communistes. Notons l'utilisation du mot "ensay" dans un double sens, qui permet d'attribuer à l'ensemble du mouvement les thèses exposées par M. Youen Olier depuis longtemps, notamment dans la revue Ensay. Comme jésuitisme, on ne fait pas mieux. Il y a une inadmissible impudence à prétendre limiter l'ensay au petit groupe des bretonnants exclusifs dont l'influence dans le pays est nulle. A quoi appartenait donc les autres, et nos sont l'immense majorité ? A quoi appartenait nos emprisonnés et nos morts, nos exilés et nos fusillés, qui étaient des francisants dans une proportion écrasante ? Un peu de pudeur, monsieur Ignotus, à défaut de sens breton.

Ainsi est réglée l'histoire du nationalisme breton sans le nommer et sans nommer Breiz Atao. L'absence de signature était à attendre. Le ridicule a fait peur. Le courage a marqué.

L'AGGIORNAMENTO DE KARL MARX

Nous pourrions dire : Où l'on voit procéder à l'aggiornamento de Marx avec la même révérence que les évêques progressistes, ralliés aux interprétations nouvelles, mettent à son regard les vérités de base, sans rater une gémflexion devant le maître-autel ...ici le ton beau de la Flace Rouge.

Nous lisons : "L'Essay (lisez l'auteur) par sa conception plus radicale (?) du capital, est en mesure de résoudre certaines difficultés théoriques et pratiques auxquelles le marxisme s'est trouvé en butte, - la question nationale particulièrement, qui n'a jamais pu trouver une expression satisfaisante dans les systèmes et les régimes socialistes. A partir du moment où le capital strictement économique se trouve intégré au capital historique, non seulement les rapports de propriété, mais le concept même de propriété sont profondément transformés. En plus, la propriété collective des moyens de production y trouve un statut théorique que ne pouvait lui donner une théorie du capital se cantonnant dans le domaine économique... Le peuple propriétaire de sa terre et de ses capitaux économiques, dans le même esprit qu'il est propriétaire du capital national que constitue sa langue et sa civilisation. En cela l'Essay ignore l'antagonisme que les marxistes éprouvent comme insoluble entre le socialisme et le fait national."

Voilà qui est parler avec honnêteté et d'une façon désinvolte à l'égard du dogme. Nous nous plaignons à le reconnaître. Mais alors pourquoi, grands dieux, attacher le destin de la Bretagne à une doctrine qui ne fait pas sa place au fait national, ni en théorie ni en pratique ? Ignotus se croit-il assez fort et assez influent pour faire revenir l'internationalisme communiste sur ses croyances traditionnelles ? Ceux qui s'y essaient en Chine ou en URSS paient leur outrecuidance de quelques années assez maussades.

Il était d'autant moins indispensable de faire note d'allégeance au marxisme que j'ai montré, il y a déjà quelques années, dans ma série d'articles ("Reprenons nos outils") parus dans L'Avenir, qu'en pouvait dire la même chose dans une langue intelligible et en restant indépendant envers tout système philosophique, contrainquant. C'est évidemment dans la direction sus-indiquée que doivent être recherchées les solutions bretonnes aux problèmes économico-sociaux bretons. La première liberté pour un peuple est d'avoir libre accès aux richesses de sa terre, de posséder en toute propriété son équipement technique et d'émanciper sans hypothèque les bénéficiaires de son labeur.

C'est du moins le but à atteindre, car le financement de la modernisation de notre économie posera des problèmes délicats. Si nous ne voulons nous adresser qu'à l'épargne bretonne, nous devons marcher à pas de tortue et connaître des crises qui, politiquement, pourraient avoir des résultats fâcheux. Si nous faisons appel au capital étranger, de New-York ou de Moscou, notre démarche ne pourra prospérer que si nous accordons sur le dos de la Bretagne des avantages en échange. C'est le dilemme cruel de tous les pays sous-développés, dont j'ai été longtemps le témoin. Mais ceci est un problème concret de gouvernement au niveau duquel ne s'est pas encore risqué Ignotus.

Les notes qui suivent le texte en sont le complément, dans la manière de notre brochure du Nationalisme Breton de 1925. Elles ne donnent guère en référence idéologique que les articles en breton parus principalement dans la propre revue Essay ou les cahiers de Frader. Une idée, en effet, n'est valable que si elle a été exprimée par le klan et en breton. Jusqu'ici tout au moins.

Cette réflexion m'en suggère une autre. S'il est vrai que seulement ce qui se pense et se dit en breton est valable pour la Bretagne - ce qui permet à l'auteur de passer Breizh Atao sous silence -, pourquoi exalte-t-il la Chalotais et d'Argentré, qui étaient de parfaits gauls ? On est pourtant justifié d'estimer que la geste patriotique de 1919/1944 aura été au moins aussi importante pour l'avenir de la Bretagne que les épisodes de la résistance coura-geuse, mais passive et conservatrice, que les deux grands Bretons cités ont opposée à Versailles. Ce n'est même plus une contradiction, c'est de l'incohérence. Et pourquoi écrire "Chalotais" ? Sans doute selon "l'usage" d'après maun. Si Ignotus avait su que son patronyme était Caradeuc, il se serait évité une approximation patoisante.

LE MARIAGE DE LA CAMPES ET DU LAPIN

La construction doctrinale que nous venons de voir est branlante, parce qu'elle repose

sur deux philosophies contradictoires. Au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, elle rejette pour la Bretagne la prison hexagonale, et au nom de la mission libératrice du prolétariat, elle l'enferme dans le camp de concentration communiste.

Ignotus reproche à l'essay - le nôtre - d'avoir autrefois subi l'influence des thèses du national-socialisme, mais lui adopte, les yeux fermés, celles du marxisme qui ne sont certainement pas plus favorables à la Bretagne, si la Bretagne, étant une continuité historique, est en définitive plus que la classe ouvrière bretonne, et en admettant encore que le système communiste oeuvre au bonheur de la dite classe, ce qui reste à démontrer, quand on voit où elle en est après 52 ans d'URSS.

Professeur de bretonisme, il n'a pas vu qu'il se contentait de suivre une mode française. Un nègre pourrait lui ouvrir les yeux. N'est-ce pas M. Houphouët-Boigny qui a dit : "Envoie ton fils à Moscou, il revient anti-communiste. Envoie ton fils à la Sorbonne, il revient communiste" ?

Un tel mariage de deux idéologies disparates détonne de stupidité. S'il s'agit de préserver l'authenticité de la société bretonne et bretonnante à construire, c'est qu'on s'est implicitement rallié à la croyance dans les vertus ou la mission d'une ethnie, c'est-à-dire les particularités qui la font et sans lesquelles elle cesserait d'exister. Rien ne justifie donc le ralliement à une idéologie qui nie les différences de race dues à l'hérédité, croit que toutes les particularités des animaux, hommes compris, résultent de l'éducation, et entend bien que le but à atteindre est le mélange des races et l'effacement progressif des nationalités. Que vient-il faire avec son breton, comme l'autre avec son haron ou son cadre, dans des milieux où l'on croit dur comme fer que le bonheur de l'humanité est lié à l'adoption d'une langue unique ?

Les deux positions sont irréconciliables. Ce que nous devons faire, c'est bécotter le nôtre, au lieu de le fissurer mortellement en la truffant de conceptions qui lui sont insaisissables.

Trop de jeunes militants bretons emploient aujourd'hui par opportunisme des mots pris au vocabulaire de leurs adversaires (ou, si l'on veut, de gers pour qui l'idée bretonne et autres idées similaires comptent pour rien) sans en mesurer la portée, sans se rendre compte sur quelle pente savonnée les entraîne ce langage, plus magique que rationnel, dont les catégories, dirait Gouven Pennad, ne correspondent pas à la pensée bretonne. Leur emploi constitue un danger. Nous voyons un garçon comme Le Scouëzec, au sens breton si fin, devenir un nouffik comme deux cent millions d'autres, dès qu'il exprime une opinion politique. On dirait que le NKVD tient sa plume quand il écrit, souriant, que le socialisme n'est imposé à personne.

Ce recours trop fréquent au vocabulaire d'en face a pris un caractère d'exorcisation. Les vieux complexes sont effacés, mais d'autres ont pris leur place. La terreur de 44/45 n'a pas encore pris fin, elle rampe comme un gaz empoisonné dans les zones les plus profondes de la personne, là où les pensées se rassemblent avant de prendre leur forme verbale, exerçant les fonctions d'une censure préalable. Il y a des mots qu'il suffit à certains de prononcer pour se sentir mal. C'est devenu pathologique. Evitons-les donc, c'est plus sage. Trouvons-en d'autres. Disons racialisé et non pas raciste. Mais ne nous abstenons pas de penser par nous-mêmes. Écartons-nous de l'illusion qu'il suffit de nous mettre sous le patronage des barbus dont on ballade les effigies dans les cortèges, pour rendre la vie à une pensée que l'on vient de trahir, en écrasant les mêmes mots qu'eux.

Mais avant de porter un jugement définitif sur l'idée bretonne à la sauce marxiste, ne convient-il pas de voir exactement d'abord ce qu'est le marxisme et ce que l'adhésion au marxisme implique ? On se sert du mot comme d'un laissez-passer, sans comprendre qu'il est un mandat d'arrêt pour qui s'en réclame. Une longue parenthèse est nécessaire pour dissiner tout malentendu.

DIALECTIQUE ET ACTE DE FOI

Cette adhésion implique l'adoption de la dialectique (2) marxiste, que Léonie a définie comme la science des lois générales du développement, tant du monde extérieur que de la pensée

(2) Précisons que ce mot hermétique signifie simplement : "art ou manière de raisonner". Au moyen-âge il était synonyme de logique. Cf.

- 8 - humaine. "Sa mission - avait dit Engels - est la synthèse des résultats des sciences positives au moyen de la méthode dialectique". D'où il résulte que la pensée dialectique est seulement un reflet du mouvement et des conflits qui régnaient dans la nature. Les classiques du marxisme nous ont sans cesse avertis que la dialectique n'est pas un simple instrument de vérification de vérités déjà acquises, mais une orientation pour l'investigation des phénomènes et procès réels, une méthode pour arriver à la connaissance de la vérité objective. Il s'agit donc d'une conception du monde, le matérialisme dialectique et historique. C'est la doctrine fondamentale, dont toute idéologie, toute littérature, toute démarche scientifique découlent. En dehors du marxisme, complété par Lénine et depuis toujours figuré par ses exégètes russes ou chinois, il ne peut y avoir que déviation idéaliste. Appliquée à la Bretagne, la dialectique matérialiste ou "dianat" ne met en évidence que des situations concrètes : des couches sociales, des conditions géographiques, des rapports économiques. Nous ignorons tout comme moi malgré sa bonne volonté gauchiste, nous ressentons avant tout la Bretagne comme une présence spirituelle et un fait d'âme. La Bretagne matérielle, nous ne la sentons que comme un support, même si l'on croit devoir lui accorder la prédominance dans un moment donné pour une raison circonstancielle. La dialectique matérialiste n'appréhende pas la Bretagne. En soi, pour elle, il n'y a pas de Bretagne. Ce qu'elle voit à tout le plus, c'est une Bretagne-résultat, qui doit logiquement disparaître avec les conditions qui l'ont formée, à moins peut-être que sa conversion en facteur révolutionnaire moderne ne lui confère une nouvelle personnalité, comme elle a donné un sens nouveau aux appellations nationales Albanais ou Cubain, c'est-à-dire une représentation localisée et particulière du prolétariat universel.

Nos néo-marxistes l'ont si forttement senti, sinon compris, qu'ils se sont empressés de sacrifier, dans leur version de l'histoire du mouvement breton, tout souvenir pouvant ternir l'image qu'ils voudraient en donner. La formule "peuple prolétaire" n'est pas d'eux; elle a été lancée par Emile Masson il y a un demi-siècle et Breiz Atao l'a parfois reprise à son compte, notamment quand nous faisons campagne au coute à coudre avec les socialistes ou les communistes contre les conservateurs conformistes et cléricals. (C'est l'espèce de fascistes que nous étions). Mais nous savions déjà que ce n'était qu'un truc de propagande, une formule de sympathie. La Bretagne ne peut être une société prolétaire qu'en cessant d'être une nation. Il semble que les néo-marxistes d'aujourd'hui ont eu l'imudence d'aller jusque là ou presque. Le mot nation leur fait mal à la plume et pour faire passer le mot Bretagne, ils l'enfouissent sous des syllabes protectrices, comme on enveloppe de sucre une pillule amère pour permettre de l'avaler. Mais il arrive que l'excès de sucre porte le cœur sur la bouche, ce qui nous est arrivé.

Cependant, plus importante que les classiques est l'écogèse qu'en ont tiré les mainteneurs actuels de l'état de choses communiste. De même que la victoire soviétique sur Hitler confirme, selon eux, l'exactitude de la thèse marxiste, même si c'est l'intervention du capitalisme américain qui a sauvé Stalingrad, l'existence d'un mouvement populaire de mécontentement en Bretagne ne prouverait pas pour eux celle d'une personnalité bretonne quelconque, mais celle d'une conscience de classe, même si les révoltés sont des propriétaires fraternellement mêlés à des fermiers et à des travailleurs indépendants, commerçants et artisans, qui ne voudraient pour rien au monde être nationalisés.

Dans le même ordre d'idées, la théorie marxiste étant l'image de la vérité, elle ne peut produire que le bonheur des peuples et leur essor économique, le premier découlant évidemment du second. Nous ne sommes pas là en face d'une opinion raisonnée qu'il est permis de discuter ou de soumettre à preuve, mais d'un credo n'admettant aucune réserve. Aux contestations les plus courtoises et raisonnables, il est répondu par des insultes et des mises en accusation publique. Si donc une république "populaire" - c'est-à-dire asservie à une mafia organisée ayant non le Parti - souffre de la faim, ce ne peut être que par la faute des saboteurs payés par les capons à la solde de l'impérialisme. Il faut des saboteurs et des espions, sans quoi le dianat ne serait trompé, ou le parti aurait failli à sa mission, ce qui ne peut pas être. On en invente donc chaque fois qu'il est nécessaire, pour les châtier ensuite d'un mode exemplaire. Quand la désespérance ravage les cœurs, provoquant les fuites à l'étranger, les suicides, les grèves illégales, les manifestations de foule, ce ne peut être non plus parce que le système est indigne, c'est parce que la presse et les chargés d'action culturelle ont originellement développé dans la masse des idées bourgeoises démagogiques. Le parti se

retrouve toujours sur ses pieds après ces sauts périlleux.

Rien n'est moins scientifique qu'une telle attitude de l'esprit, qui oblige les faits à entrer dans le moule d'un dogme. C'est du populisme idéologique, ou si l'on veut le retour à une sorte de Moyen Age intellectuel où la foi, qui est méritoire, prime sur la raison, qui est blasphématoire. Un "déviationniste", même si ses arguments sont logiques et ses preuves irréfutables, est par définition un agent de la réaction, comme autrefois tout hérétique était un possédé de Satan. Les champs de neige de la Sibérie berdale lui font un sort aussi peu enviable que les bûchers de la Sainte Inquisition.

L'adhésion au marxisme - comme l'a noté Blaquesley, qui connaît ses sources - implique aujourd'hui une suite d'actes de foi inspirés par un sentiment mystique, comme le plus vulgaire des idéalismes bourgeois. Le premier est que le prolétariat, comme force créatrice de l'Histoire, a la mission de racheter l'humanité, parce que ses intérêts s'identifient avec les siens. On essaie de donner à cet axiome une vérité d'évidence en affirmant simplement que les intérêts de la classe révolutionnaire et progressiste de la société coïncident pleinement avec le progrès historique. C'est le fameux "sens de l'histoire". Le second est que le destin de l'humanité réside dans l'effondrement du système capitaliste et le triomphe universel du communisme. C'est l'acte de foi du charbonnier dans le fouteuil qui l'attend à la droite de Dieu. La promesse doit s'accomplir. Toute démonstration est superflue, sinon attentatoire à la majesté de la pensée marxiste.

Le cas du premier dogme n'est pas très différent. La langue courante dirait qu'il prend ses désirs pour des réalités. Car en prétendant que le prolétariat et l'humanité sont une seule et même chose, on impose un futur hypothétique comme un fait présent, puisqu'aujourd'hui le prolétariat et l'humanité sont deux choses bien distinctes. Personne ne peut nier par exemple que le baron de Rothschild, Brigitte Bardot ou notre Saint-Père ne fassent partie de l'humanité. Pourtant ils n'ont rien à voir avec le prolétariat. Mais la foi se joue du sens commun comme du temps et résout les contraires dans une illumination. Il n'y a pas de marxisme qui puisse se dégager de cette croyance. La rejeter serait provoquer l'écroulement du système. Accepter le marxisme comme méthode d'analyse historique, ainsi que le fait la brochure, c'est l'accepter comme c'est accepter le dianat. Ces dogmes ont un caractère d'obligation morale, parce que le destin de l'Internationale est suspendu à leur diffusion. Ils sont aussi essentiels au parti que la croyance en la mission de Jésus l'est aux églises chrétiennes. A prendre ou à laisser.

Ces dogmes en secrètent tout naturellement d'autres, comme les corollaires découlent des théorèmes. La classe ouvrière étant l'instrument de la vérité en marche, le parti politique qui sort d'elle et l'organise pour la conduire à la victoire ne peut se tromper. Il est par définition dans le sens de l'Histoire et infailible comme lui. Nos catholiques progressistes sont ici en pays de connaissance et ne sont portés à faire aucune objection. Ils glissent d'un pape à l'autre.

Quand les faits ne se laissent pas travestir, malgré les interprétations les plus tendancieuses, et orient au ciel l'erreur des théories marxistes, ses exégètes ont trouvé une expression admirable : ils les nomment les "cas négatifs" et, sans plus s'en soucier, tournent la page. Au lieu de réviser ou de repousser l'hypothèse - pour eux le dogme - quand elle se heurte aux réalités, le philosophe soviétique révisé les réalités ou les repousse. Les ouvriers de Berlin ou de Buda-Pesth se révoltent ? C'est qu'ils ont été trompés et, du moins pour certains, corrompus par les agents impérialistes. Pas un seul cas n'a été prouvé au grand jour ? Qu'importe, l'explication est maintenue, avec une tranquille impudence, sans en rabattre un iota. Le marxisme a toujours raison. Et le plus triste est que cette obstination dans le mensonge finit parfois par semer le trouble dans certaines consciences et porte ses fruits.

On voit donc que l'idéologue communiste ne recherche jamais la vérité des faits par le moyen d'investigations en toute liberté d'esprit. Il n'est pas plus libre que ne l'étaient les scolastiques de l'Age noir de mettre en question la divinité du Christ ou l'existence de Dieu (probablement moins, car j'ai entendu citer des pages de caractère purement scientifique dans Albert le Grand, qui fut le maître de St-Thomas.) Il va chercher dans les faits les preuves de sa doctrine, en les torturant au besoin pour qu'ils produisent ces "preuves" cotées que coûte. C'est l'inverse de la démarche scientifique, qui cherche bien aussi dans les faits les preuves de ses hypothèses, mais corrige les hypothèses si les faits ne les confirment pas. Attendre

- 10 - qu'un personnage ayant reçu cette formation intellectuelle venue en Bretagne pour reconnaître, surpris, l'existence de notre nationalité, est faire preuve d'ignorance en ce qui concerne le marxisme-léninisme et de naïveté au sujet de ses éventuels déshérités. Croire qu'on puisse avoir le choix entre marxiste d'abord et nationaliste ensuite, ou le contraire, est une illusion sans excuse. On ne peut être que marxiste d'abord ou anti-marxiste.

LE MARXISME DE GRAND-PAPA

Le marxisme est daté comme les lampes à huile qui veillaient sur les vaticinations de Marx et d'Engels. Il y a cent ans, les esprits libres croyaient entre autres choses : 1°) qu'il n'existait rien en dehors de la matière, c'est-à-dire rien qui ne puisse être décelé par des instruments de détection ou de mesure. (Et l'on n'avait pas encore inventé le microscope électronique ni monté le Falconar ou Jodrel Bank !) - 2°) que la science résoudrait sous peu toutes les énigmes de la nature et de la vie - 3°) que ses lumières et ses méthodes apporteraient la paix et le bonheur universels à l'humanité.

C'est sur ses bases fidistes - que l'on croyait alors rationnelles - que se sont bâties les doctrines révolutionnaires, aussi bien anarchistes que socialistes. De là le nom de "pensée scientifique", avec tout le prestige qui découle encore de l'épithète, que continue à s'attribuer une méthode intellectuelle qui va au rebours de son modèle. Le Capital de Marx et le chapelet des prolongations qui lui ont données Lénine, Staline et Mao en découlent, de même que l'Encyclopédie Anarchiste.

Or il est désormais acquis : 1°) que la matière est un composé de forces dont le jeu nous est encore mal connu, et qu'il est à peu près certain que tout, en dernière analyse, se ramène à l'unité. Le dualisme matière-esprit n'existe donc pas. - 2°) que la science, malgré les brillants résultats qu'elle obtient, est forcée d'admettre les limites de ses pouvoirs d'investigation. L'homme va sur la Lune mais ne sait pas encore pourquoi il est sur la Terre. 3°) que loin de faire régner la paix, elle a rendu la guerre encore plus atroce et n'a rien changé au tragique du destin humain.

Il est évident par conséquent logique que les doctrines révolutionnaires qui se réclament de la science infallible de nos grand-papas se soient démodées du même coup. C'est en effet ce qui s'est passé aux yeux de ceux qui n'admettent pas de vie de l'esprit sans honnêteté intellectuelle. Ils sont excédés du dogmatisme étroit et désidératif du communisme. Ce véhicule d'idées préconçues et rancieuses leur produit un effet répulsif. Ils sont plus que lassés de s'entendre jeter à la figure du matin au soir les "contradictions" de la société "bourgeoise", par une école de pensée qui s'est élaborée elle-même autour d'une contradiction constitutionnelle sans aucun espoir de la "résoudre".

Rhazibhah ? Nulle part. Cette école ne lutte-t-elle pas, au nom de la philosophie matérialiste, contre la morale matérialiste qu'elle reproche à la société libérale ? Ne condamne-t-elle pas l'idéalisme de la pensée "bourgeoise", pour prêcher ensuite le sacrifice du Moi à un idéal lointain de fraternité collective ?

Il existe toute une jeunesse intelligente et mentalement propre qui ne marche plus au tambour des canulars du marxisme. Ce n'est plus le drapeau rouge que brandit sa révolte. Ce sont maintenant les bustes du plus illustre des barbus que les jeunes révolutionnaires brisent au marteau ou barbouillent de macrot :

Cependant le communisme n'en continue pas moins sa carrière, mais comme établissement. Il la poursuit comme l'Eglise, parce que les hommes restent longtemps fidèles à leurs croyances d'habitude. Il reste sur pied mieux que l'Eglise, parce qu'il dispose pour conserver ses positions de moyens puissants qu'elle n'a pas. L'explication que ses phariseurs donnent de notre crise de civilisation atteint le grotesque par son insuffisance et son manque de concordance avec les faits. Elle n'en garde pas moins son emprise sur les masses, parce que celles-ci n'ont guère d'autre recours que le Grand Méchant Loup et que le capitalisme, avec son croc impérialiste et sa griffe coloniale, n'est un fort bon. Sans oublier la vieille explication de fond : la mort des milliers bien présentes, qu'ils offrent au parti comme leurs pères les mettaient au pied de la croix. La masse préfère la contrainte des règlements dans un cadre protecteur, à la liberté au prix du risque et du danger.

LA COMPOSANTE HÉBRAÏQUE

Le marxisme n'est pas seulement daté. Il porte une empreinte ethnique

- 11 - Et ce n'est pas la nôtre. Tito Perlini a montré qu'il est entré dans cette philosophie une composante hébraïque, qui est l'obsession séculaire d'une eschatologie messianique et une façon étrange pour nous de raisonner qui consiste à juger les situations présentes et à décider de nos prises de position en fonction des données d'une société future idéale dont l'avènement, comme au temps des Prophètes, est donné comme allant de soi.

C'est donc une greffe religieuse sur un tronc rationaliste, quoique d'un rationalisme fort suspect dans ses motivations. Le révolutionnaire est par nature un inadapté au milieu dans lequel il doit vivre. L'inconfort animique des minorités religieuses et la sourde rancune qu'elles répandent autour d'elles, l'insécurité des exilés qui comparent toujours en sa défaveur le pays trouvé avec le pays perdu, s'ajoutent à l'aspiration devenue aussi héréditaire que la formule sanguine ou tout autre trait physique, au "Règne de Dieu sur terre", et ont fourni une base passionnelle qui caractérise la doctrine révolutionnaire. Tous ceux qui "ne sont pas du pays" ou ont contre lui des motifs personnels de ressentiment la professent. A l'échelon exécutif, un Krivine est le prophète hébreu, le bras du Dieu vengeur.

Ces penseurs, mutilés douloureusement par leur déracinement ou assoiffés de réhabilitation, ont la nostalgie du Futur, quand nous avons, qui marquons de tradition messianique, tout naturellement celle du passé. C'est pourquoi, transporté sur le plan intellectuel de la pensée socialiste, un Breton ou un Français bien né tourne le dos au potentiel du celtisme, qui est celui de son atavisme, se rend étranger à lui-même et se laisse entraîner vers l'utopie orientale, qui aurait fait se tarder de rire les sains et joyeux compagnons du Breton, lorsqu'il jetait son épée dans la balance en disant "Malheur aux vaincus !". On peut l'habiller à la mode scientifique, après avoir fait dire à Hegel ce qu'il n'a jamais pensé, cela ne change rien à la chose.

Les Bretons qui, pour s'évader d'un cadre de vie oppressif, s'en vont soit vers leurs sources, le celtisme, soit vers le marxisme, le phare des déracinés, s'éloignent en se tournant le dos. Leur rencontre est impossible, à moins que l'un ou l'autre, l'un comme l'autre, n'empruntent des sentiers de traverses, incertains et malinés, qui leur permettraient de se rapprocher et même de se rejoindre à grands coups de mensonges envers eux-mêmes et de malentendus complices. Mais ce ne serait pas une union, seulement des déviations convergentes.

De jeunes penseurs bretonnants ont exprimé la distinction entre le quivrou et le hanvou : le monde réel n'est pas le "vrai" monde. Ils s'imaginent avoir lancé une pensée typiquement issue du cas breton. C'est pourtant une pensée qui vient naturellement aux hommes qui ne peuvent pas admettre que les horreurs qui les environnent soient tout ce qui les attend. Elle devait venir spontanément aux philosophes de l'école marxiste périaliste de Frankfurt, dont les principaux, Horkheimer, Marcuse et Adorno (de son vrai nom Wiesengrund) qui vient de mourir, étaient juifs, autre raison pour eux de vivre par la pensée dans un monde meilleur et naturellement sans défaut.

- Note de Pierre Lance : faut-il convenir-il de préciser tel moment ce mode de pensée à pu circuler entre notre propre psychologie. C'est que, par le truchement d'un vocabulaire adapté, - il y a en certain "bon" des langues étrangères qui est une forme de contrainte intellectuelle - l'utopie est venue se greffer sur la grande impudence européenne réaliste, qui cherche la continuation socio-politique de l'évolution biologique. Nous cherchons nous aussi le monde meilleur, le monde plus "vrai", mais nous le cherchons dans la logique des faits naturels, voulant faire entrer cette logique dans le réel social où elle est présentement bâtarde (et c'est se quer la distinction faite par les jeunes bretonnants est juste). On retrouve donc d'un côté la pensée dogmatique utopiste ("Devons-nous être juifs ?") et de l'autre la pensée réaliste scientifique ("Devons-nous ou pas ?") ; d'un côté le Christ et Marx, de l'autre Nietzsche. Or il faudrait clarifier et rendre le procédé, peut-être inconscient, par lequel la réalité éternelle se fait passer pour la seconde, par lequel l'irréel mange l' réel et l'abstrait dévore le réel.

Marcuse a formulé, avant Preder et en anglais, une pensée qui s'est crue bretonne pour s'être exprimée en breton, en analysant le monde des faits du point de vue de leur inadéquation à l'utopie, la "réalité possible" qui est pour lui l'unique réalité authentique. "Le monde de l'expérience immédiate, dit-il encore, celui dans lequel nous vivons, doit être espagnole, pour être transformé, complètement trituré pour qu'il se convertisse en ce qu'il est réellement". Il y a très loin de cette pensée, qui est la toile de fond de toute la philosophie gauchiste, pour laquelle la réalité œuvre des hommes ne compte pas en face du "régime" annoncé par les prophètes - et qui s'oppose à lui comme l'erreur à la vérité, Satan à Dieu -, et la vision celle

- 12 - traditionnelle du monde où la réalité se marie, se confond avec l'espérance, dans un chassé-croisé constant de l'humain et de l'éternel.

Pour Marcuse, la pensée est constitutionnellement utopie. Nous ne pouvons souscrire à ce point de vue. Si, pour concevoir, nous devons d'abord nous séparer de la Bretagne qui nous porte, de la Celtie qui nous baigne, nous nous éléverons dans le monde gratuit des abstractions où ni la Bretagne ni la Celtie ne s'imposent plus à nous d'aucune manière. Pour nous désaliéner, nous ferions de nous-mêmes des renégats et perdrons notre dimension dans le temps qui est l'axe de tout notre devenir.

VENONS LA MECHER

Il semble donc que le moment n'était guère indiqué pour donner au mouvement breton, en guise d'évangile nouveau, l'antiquaille marxiste sous forme d'une version armoricaine des dires du camarade Mao. En réalité, ne s'agirait-il pas dans l'esprit d'Ignotus non point tant de révolution que de ralliement ? Là nous toucherions la raison que nous cherchions et elle ne serait pas d'ordre sentimental. L'emploi du vocabulaire sacramentel ne peut avoir la prétention d'exprimer des idées valables qu'il ne renferme pas, mais il aurait celle de produire l'effet du "Sésame, ouvre-toi !" pour entrer dans la caverne des camarades qui tiennent le bon bout. De la part de gens qui ont reçu l'impression de la formation cléricale, la démarche ne surprend pas. Atteindre à la puissance par l'argument d'autorité d'écritures sacrées est le rêve qui hante les ambitieux blafards que la nature n'a pas dotés des qualités du combattant. J'ai vu les prend par la main pour les conduire dans la Terre Promise (Jérémie). En d'autres termes, Lénine à la bouche d'or, moderne substitut de notre vieux dieu gaulois, qui liait par des chaînes ses auditeurs à ses lèvres, les mènera par les grâces de la diatribe vers les sommets du pouvoir politique. Victoire à Canossa !

La brochure en elle-même est peu de chose. Mais elle prend son importance du fait qu'elle apparaît comme la conclusion d'une campagne en breton qui dure depuis des années et qui constitue certainement, par le nombre des pages imprimées, l'effort le plus important depuis les prédicateurs jésuites du XVIII^e siècle, pour vouer notre langue au service d'une doctrine compulsive. S'il est permis toutefois d'appeler doctrine le mélange d'idées empruntées et contradictoires, artificiellement imbriquées les unes dans les autres au moyen d'une dialectique emberlificotée, telles qu'elles aient l'ennui et la pédanterie dans les études de Proder et d'Emmy, où percent cependant parfois, maigre consolation, quelques lignes que nous pourrions signer sans désemparer. C'est, à tout prendre, un chassé-croisé d'influences nocives, à peu près sans exception, qui se résument dans la négation des idées-force du mouvement et l'adoption d'idéologies étrangères toutes moulues qui, si elles se répandaient, sembleraient la mort de la Bretagne celtique. C'est pire encore. Ignotus ne prend même pas la peine de nous tracer à grands traits le portrait de sa Bretagne de demain. Pas un mot de ses institutions. On le sent tranquille, presque indifférent, non concerné si l'on veut. Le marxisme y pourvoiera !

Cette effrayante constatation mène à quelles divagations la pensée bretonne se trouve exposée quand elle s'éloigne de notre sphère intellectuelle ethnique. Elle souligne l'urgence et l'importance pour la Bretagne autant que pour la France du message de Pierre Luce. Il y a sa vérité plus de celtisme dans une bonne page de l'Hespéride écrite en français à Paris, dans une colonne de commentaires, en anglais, d'Iwan Leguina, et même, j'ose le dire - dans une sentence à l'emporte-pièce de Vincent Lecocq en sa Provence (1), que dans tout ce qui s'écrit aujourd'hui en breton sur le thème de notre renaissance entre l'Aulne et la Vilaine.

(à suivre)

Olier MORDELE

(1) Ne permettra-t-on de transcrire ce passage d'Argod N°5, p.6 : " Les idéologies messianiques sont au minima des impasses, au pire des poisons, en tous cas des mensonges qui maintiennent l'homme enchaîné en le détournant de la voie de sa libération individuelle. Pas de recette du bonheur collectif. Le bonheur est un acte de puissance par lequel chacun dit à la fois oui et non à la vie. Oui à la vie, à sa joie féconde, hier à la vie : il faut être soi dans la force, c'est-à-dire à ce point anarchiste qu'on ne se tienne pas comme des chiens-chiens en laisse par le souci de ne point être libre, c'est-à-dire la vie sans y être attaché !" V.B. - Quand et où a-t-on lu en breton une pareille définition de la conception hébraïque de la vie ? O.M.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO : suite de l'étude d'Olier Mordele (17 pages encore). Attention, si vous désirez le recevoir, souscrivez un abonnement 69/70 (6 N°s à 7 F.) (+ n ex. à 1 F.)

La Celtie ou LE MARXISME

par Olier MORDELE

(Suite de notre N°15)

J'ai toujours prêché l'entente entre bons Bretons, au dessus des divergences d'opinion. Mais ici l'entente avec la trahison serait de la complicité.

Yann Fouéré a élargi le nationalisme breton. Moi, je l'ai, si l'on veut, dépassé. Ignotus, pris comme symbole du gauchisme marxisant, le trahit. L'attachement à la langue bretonne n'est plus qu'un alibi percé à jour, un résidu sentimental. On nous impose brutalement une conception matérialiste de la question bretonne qui lui retire sa signification et son rôle naturel, puisqu'elle baigne ces "bilbovées" qui ont nom : personnalité individuelle, stavisme physique et spirituel, sentiment national et fraternité du sang, qui imprègnent toute notre littérature, toute une continuité sensitive d'images natives, et qui disparaîtraient avec elles. Nous revenons pesamment à l'Homme économique du stupide XIX^e siècle et du scientisme naïf, évoluant vers l'homme-résultat de l'utopie socialiste. Intellectuellement nous sommes ramenés cent vingt et un ans en arrière, qui domine l'âge exact du Manifeste Communiste, par un esprit berné qui se prend pour un doctrinaire, alors qu'il n'est qu'un perroquet sans joie. C'est dire que dans l'optique d'aujourd'hui nous sommes rabaisés au niveau des idéologies folkloriques.

Nous assistons à une évolution qui, à première vue, peut paraître surprenante, mais qui est au fond logique : le débouchement de la Bretagne catholique dans la Bretagne marxiste. Le fond psychologique reste le même : recherche d'un absolu mythique, volupté à s'enfermer dans les byzantinismes verbaux, soumission à une révélation, superstition des textes sacrés, complexe de supériorité allant de pair avec l'intolérance, messianisme échoué. L'essence idéologique est inchangée : fraternité universelle sans discrimination, immolation de l'individu sur l'autel de la collectivité, organisation de la société par le haut, selon des commandements dictés et en dehors de toute expérience. Le programme humain identique : répression des instincts naturels et refaçonnement de l'homme selon un modèle préétabli. L'éthique analogue : l'intervention des valeurs : fort en bas, faible en haut, louange de la foi et mépris de la connaissance vraie, l'obéissance et l'abnégation suprêmes vertus. Et pour les uns comme pour les autres : le paradis pour plus tard. Demain on rasera gratis !

Certes, il y a là-dedans beaucoup d'orientalisme et de russianisme. Mais qu'y a-t-il de celtique ? - Rien, exactement rien.

Quelle Bretagne pourrait-on élever dans cette absence de celtisme ? Ce serait une Bretagne réduite à ses boyaux, dont le triste avènement ne mérite pas une goutte de notre sueur. Mais rendons cette justice à notre adversaire : de celtisme il n'est plus question. C'est sans doute pour lui un "fait négatif". La brochure n'en mentionne pas l'existence. On parlait russe en breton dans la Bretagne qu'ils nous mijotent, à moins que ce ne soit chinois. C'est déjà en route. Qu'y a-t-il de celtique, de breton dans le style sans images, sans émotion, sans sourire d'Ignotus, même quand il écrit dans ce qu'il croit être sa langue ?

On s'explique maintenant le répugnance du petit mouvement bretonnant exclusif à s'engager dans le panceltisme insulaire ou gaulois, son repli hargneux sur la Bretonne dans la recherche d'un isolement propice aux machinations, son parti-pris d'éloignement vis-à-vis du peuple breton jugé inféquentable et suspect de conservatisme, à l'égard aussi du reste du mouvement, disons les 95 % du mouvement, coupable de ne pas se laisser séduire de sa doctrine.

Il s'agissait de construire à notre barbe et sous le couvert du drapeau gwen-ha-du une cellule marxiste-léniniste vigoureuse, échappant à la contre-attaque grâce à son anonymat, pour pouvoir l'heure venue infecter le mouvement en entier, dont les éléments inassimilables auraient été préalablement éliminés, en collaboration bénéfique, en ce qui nous concerne, avec le Ministère de l'Intérieur et la police, à grands coups de maintien d'interdictions de séjour.

D'UNE ENIGME A L'AUTRE

Ce n'était pas l'intention des premiers écrits de la revue Proder. Il semblait ne s'agir alors que de régionalisme linguistique exacerbé, immergé dans l'élucubration

- 4 - de néologismes et les plans pédagogiques audacieux. Cependant le séparatisme qui rem-
pait dans les arrière-pensées ne voulait rien connaître en dehors des cinq départe-
ments, et encore sous la réserve de leur rebrettonnisation linguistique hypothétique : le monde
dans une coque de noix. Quoique déjà la fenêtre entr'ouverte au "marxisme allant de soi" nous
eût mis la puce à l'oreille et eût valu à M. Youenn Olier quelques remontrances à l'époque.
Tombées en terrain stérile, bien entendu, et qui restèrent sans plus d'effet sur M. Imbu que
n'en aura la présente valée de bois vert sur ses successeurs. Le parti était et reste pris.

Pourtant, si le localisme péchait par son insuffisance en face de l'ampleur des pro-
blèmes à résoudre, son substitut l'internationalisme n'est pas meilleur puisqu'il passe à côté
de l'objectif. Alambiquer un micro-monde de rêve sous une mansarde de Rennes ou derrière un
menhir de Cornouaille n'était pas une réponse à la force des courants universels contraires.
Mais s'adresser aujourd'hui à ces courants qui nous détruisent dans l'espérance de les faire
concourir à notre relèvement, c'est plus que de la candeur, c'est de la sottise.

Chez les Celtes, le socialisme apparaît à certains comme un truc providentiel pour se
débarrasser de l'appareil oppressif de l'Etat et de la domination capitaliste qui a partie liée
avec lui. Mais ils ne pensent pas, dans leur enthousiasme, que son avènement se limiterait à
changer l'oppression du système social par l'oppression de la majorité, ainsi qu'on font actuel-
lement la triste expérience Ecossaise et Galloise. Car les majorités, qu'elles soient blanches ou
qu'elles soient rouges, sont également imprégnées de la mystique unitaire et patriotique, elles
sont aveuglées par les mêmes préjugés. S'il y a une différence, par exemple entre le Labour et
les Tories en ce qui concerne le jugement porté sur l'Ulster, elle ne se traduit guère dans
les faits.

Quel que soit l'endroit où règne le marxisme et quelle qu'en soit la nuance, le gou-
vernement est centralisateur, bureaucratique, unificateur. Moins sans doute dans les pays du
nord ou colonisés par des Nordiques aux traditions fédéralistes enracinées, mais la tendance
fondière est la même. Ce n'est pas un effet du hasard si le gouvernement qui a fourni aux Ni-
gériens les moyens militaires d'écraser l'autonomie biafrais est celui du Parti Travailleurs.
Le même qui se garde bien d'imposer à ses hommes de paille de Beifast le respect de la minorité
nationaliste, ou qui déplace des policiers par centaines pour noyauter et contrecarrer les
mouvements de libération écossais et gallois. Mettez un Guy Mollet à la tête de la France, ce
sera plus que jamais le règne des plans in abstracto, conçus pour le Français moyen, qui est
meindivisible, comme l'est la classe ouvrière, de la Guadeloupe à la Réunion, de Quimper à
Cotrexville. Des Jacobins aggravés, c'est ce qu'ils sont. On peut évidemment concevoir l'ap-
plication du socialisme dans le cadre breton; en théorie tout est permis. Mais il est illusoire
d'espérer son acquiescement d'un socialisme installé à Paris, qui ne songerait jamais ni à
partager les pouvoirs qu'il détiendrait ni à diviser l'Etat. Les socialistes fédéralistes res-
tentent toujours les hérétiques et les suspects qu'ils étaient en 1847. Il serait impardonnable
d'oublier que Marx a réussi à éliminer tous les contestataires de son temps, les Bakhoumine et
les Proudhon, magnifiques champions des libertés individuelles, qui s'interposaient entre ses
ambitions et le pouvoir, et qui jusqu'à cette date avaient derrière eux la majorité des délé-
gués ouvriers, ce qu'on ne rappelle plus mille part aujourd'hui. Majorité qu'ils auraient bien
probablement gardée sans les manœuvres choutées de Marx pour les discréditer et les éliminer.
La même lutte a eu lieu en Espagne pendant la guerre civile et se termina de la même manière.

Mettez le communisme chez nous, dans le cadre breton ou non, il nous imposera sa véri-
té sans se soucier de la nôtre. S'il rencontre une opposition, il la liquidera comme il l'a
partout liquidée. Quand les tanks russes, anxieux de "normalisation", saupoudreront les façades
de Nantes et de Brest de leurs délicats projectiles, toute la sainte équipe étant déjà bien
entendu en route pour le Camp de concentration, la fête sera complète. Car il ne faudrait pas
qu'Ignotus se le dissimule. Sa prétention de mettre au point le marxisme-léninisme, pour y in-
troduire la notion "petite-bourgeoise" de nationalité, a fait de lui une vipère lubrique et
son nom figure déjà sur la liste des futurs stakhanovistes volontaires pour les mines de l'Ou-
ral. On le lui fera savoir quand il aura cessé d'être un imbécile utile.

Nous ne mettons pas en doute que les jeunes qui nous intéressent, c'est-à-dire ceux
qui veulent être eux-mêmes, et qui rêvent d'une Bretagne habitable, ne s'éloignent spontanément
de ces faux docteurs, à propos desquels un ami nous écrivait il y a deux ans : "J'ai été à
Rennes. J'ai été épouvanté... Cent grammes de Lénine, une demi-livre de Loyola, une livre de

Mardiern et - sans qu'ils s'en rendent compte - un kilo d'Himmler : mélangez, agitez - 5 -
et vous aurez le cocktail de la Bretagne nouvelle... Revenez-nous le plus tôt possible !"
J'ai eu tort alors de ne pas prendre l'avertissement au sérieux. Depuis, la dose de Lénine
a été multipliée par vingt.

L'ECOLE DU RENIEMENT

Pierre a renié Jésus trois fois au cours d'une seule nuit. Il ne l'a pas
renié toute sa vie. Que nos successeurs aient renié leurs aînés pendant la répression des der-
nières années 40 pour éviter des ennuis, cela peut se comprendre et même se justifier comme
tactique pour préserver la continuité. Mais le reniement un quart de siècle plus tard, toujours
aussi entier et sans faille, quand la prescription a eu lieu et que les jeunes ne savent plus
rien des vieux griefs, ne s'explique pas, à moins qu'il ne s'agisse maintenant d'éliminer de la
scène bretonne tous ceux qui pourraient faire obstacle au marxisme ou dont la présence serait
gênante pour les comédiens du progressisme. L'importance que la geste de Kreiz Atao, jusque
dans ses dernières conséquences, a pu avoir pour le relèvement de la nationalité bretonne, doit
être sacrifiée sans hésitation à la présentation artificieuse du mouvement breton comme un
effet de la lutte de classes. Encore si c'était une tactique, comme après la guerre, cette fois
pour tenir la cape contre le courant progressiste ! Mais il suffit de voir le style bouffi de
prétentions magistrales de la petite brochure pour comprendre de suite qu'il y croit, le bougre,
et qu'il ambitionne de laisser un nom gravé dans l'airain, passée l'heure de l'anonymat.

Il ne suffit pas de professer que le marxisme en Bretagne doit parler breton pour dra-
per de patriotisme une conduite qui en est dépourvue. Le procédé relève de l'imposture. Le peu-
ple, qui a été maintenu dans l'ignorance totale du mouvement national d'avant-guerre, par la
conspiration du silence de la presse à gages et de l'ensav-croupion, conspiration confirmant
implicitement les campagnes de diffamation qui accompagnèrent les sessions des Cours d'Injus-
tice, n'a pas démasqué la manœuvre. Il ne peut pas être choqué qu'on ne lui conte pas des
événements qu'il ignore. Mais il ne sent rien qui puisse lui inspirer confiance dans une atti-
tude qui aue la mauvaise foi, le manque de tripe et l'opportunisme par tous ses pores. Le peu-
ple, ou plus exactement les personnalités qui, au sein du peuple, déclenchent les mouvements,
voient bien que ces pauvres types ont choisi la voie facile de flatter les préjugés au lieu
d'ouvrir sous le feu une tranchée de départ. Ils porteront leurs regards ailleurs.

Cette brochure sera la bienvenue des esprits faiblaris, incapables de penser par eux-
mêmes, auxquels il faut la béquille d'un catéchisme, le poids d'une autorité derrière un ensei-
gnement, pour s'y relier. Mais elle ne fera aucun impact dans la sensibilité populaire et pas
davantage ne la fera la littérature du même tonneau de gros rouges. Le "Klan", hier simplement
clérical, aujourd'hui atteint de la vérole rouge, existe certes, mais il ne constitue pas une
explication globale. J'ajouterais même que par l'initiative du Dr Ignotus, qui n'a l'air d'en
être l'apprenti-pilote, il est en passe de disparaître en tant qu'entité politique spirituel-
lement autonome.

La conspiration du silence à notre égard, dont nous n'avons cessé de lui faire repro-
che, n'est pas un phénomène breton original. Elle fait partie naturellement de la réprobation
universelle qui étouffe tout ce qui résiste à la domination sans partage de l'idéologie offi-
cielle. Il y a beaucoup de monde qui nous venit. Dans les cinq continents.

De la gauche à la droite, proclamant la profonde unité spirituelle d'une humanité qui
se croit sincèrement, elle, différenciée, la même conspiration du silence s'exerce contre la
mémoire et contre l'œuvre du plus grand prophète des temps modernes, le seul révolutionnaire
à vrai dire, qui réduit ceux du marxisme-léninisme à leur stature de rains continuents.

Qui se réclame de NIETZSCHE? Quelle municipalité, même dans son pays d'origine, a été
sensible à sa grandeur, quand partout, chaque jour, on baptise des places et des boulevards du
nom des plus insignifiants personnages ? (1)

Notre cas est celui de tous ceux qui ont la témérité de vouloir nager à contre-courant
de la crue puissante, aveugle et stupide qui submerge les précieux travaux des hommes. Elle
les rejette sur le bord avec ses propres débris. Ils se remettent courageusement à l'eau et
sont dorénavant rejetés.

(1) N.D.L.R. - Rappelons ici que, sur l'initiative de Pierre Lance, une SOCIÉTÉ NIETZSCHE a été
fondée à Paris le 15 octobre 69, pour le 125^e anniversaire de la naissance du philosophe.
Secrétariat : 19, Avenue du 61 Leclerc, Paris, 14^e. Bulletin trimestriel : "WEGELINE".

- 6 - C'est leur destin jusqu'au jour où la crue d'elle-même languit et se résorbe.
Alors on les verra nager droit et fort.

DES PRÉMISSÉS BOITEUSES

Nous avons vu dans un précédent chapitre la dialectique matérialiste en action. Reste à examiner ses prémisses essentielles. Toute théorie collectiviste a une base, qui est la réputation de la propriété privée. Je l'ai trouvée justifiée par le raisonnement suivant (qu'on excuse le jargon qui va suivre, il est de rigueur) :

" La négativité de la société capitaliste réside dans la dépersonnalisation du travail. La négation de cette négation s'obtiendra par l'abolition du travail dépersonnalisé ou dépersonné. La dépossession a assumé sa forme la plus universelle par l'institution de la propriété privée. Le remède viendra de l'abolition de la propriété privée. "

Type de raisonnement dans l'abstrait, une simple cascade de mots. Si l'on se préoccupe des faits derrière les paroles, on chercherait en vain l'époque où a été "institué" la propriété privée. Celle-ci est un ordre de choses naturel qui existe à l'état naissant même dans les sociétés primitives, dont le collectivisme disparaît progressivement à mesure que la civilisation se développe.

L'observation des faits contemporains démontre encore que la rationalisation des moyens de production ou des services publics, - donc en cette matière l'abolition de la propriété privée, - n'a rien changé à la condition prolétarienne. L'ouvrier de Renault-Régie ne fait pas un travail moins dépersonnalisé que ne le faisait son père, sur la même chaîne, quand l'usine de Billancourt était la propriété de papa Renault, avant qu'on lui ait fait passer le goût du pain. La seule différence qui existe entre les ouvriers d'usine des pays capitalistes et ceux des pays communistes, est que les premiers sont mieux logés, mieux nourris, mieux vêtus et mieux payés que les seconds, et qu'ils ont le droit de se mettre en grève et d'exprimer librement leurs opinions. On n'avait pas encore observé, du temps de Marx, que la dépersonnalisation venait de la technique du travail mécanisé et non pas du système de propriété, qui n'a aucune influence directe sur les modalités du travail.

Dans une entreprise de travail collectif et organisé, il est fatal que chaque ouvrier exécute une tâche parcelle, dépourvue d'intérêt en soi. Il ne peut prendre conscience de l'utilité de son geste, toujours le même, que par une opération de l'esprit lui en représentant la finalité. Mais ce ne sera jamais qu'un réconfort fugitif. Et la pensée que les propriétaires de l'usine ne sont plus une partie du public (les actionnaires), mais le public tout entier (la nation) lui sera d'une mince consolation, car il a l'expérience que c'est encore une partie seulement du public qui dispose à son gré de l'instrument de travail : la bureaucratie d'Etat.

Il est piquant de noter que Marx lui-même n'avait pas voulu cela. "L'idée qu'il se formait, dit Marcuse, d'une société rationnelle, implique un ordre dont le principe d'organisation n'est pas constitué par l'universalisation du travail, mais la réalisation universelle de toutes les potentialités de l'individu. "

Bravo ! On ne saurait mieux dire. Mais ceci nous fait déboucher sur la société celtique et non sur la société communiste. Car c'est alors le principe de la centralisation, aussi bien économique que politique qu'il faut abattre.

Seule, grâce à la facile transmission de la force et de l'information à distance, possible depuis quelques années, la décentralisation industrielle, la dispersion des entreprises et leur retour à l'échelle humaine est susceptible d'humaniser le travail, sans qu'il soit nécessaire de faire machine arrière en revenant à l'artisanat. Et sans qu'il soit nécessaire d'abolir la propriété privée de l'instrument de travail. Elle sera individuelle ou coopérative selon son ampleur. Car c'est seulement par son identification avec son outil que l'homme acquiert le sentiment de son ingénierie, qu'il forge sa personnalité et trouve une raison valable de vivre. Cette identification est d'autant plus totale que la propriété est plus directe.

INACTUALITÉ DU MARXISME

On comprend que la découverte, par les penseurs des écoles socialistes du siècle dernier, de l'importance des pressions économiques sur l'évolution sociale et le mouvement des idées ait provoqué une ivresse intellectuelle qui devait aboutir au fanatisme idéologique. Mais il n'est plus possible de partager aujourd'hui des enthousiasmes qui sont contemporains de la découverte du gaz d'éclairage et de la locomotive à vapeur. Il n'est plus possible aujourd'hui de revenir intellectuellement un siècle en arrière, du

moins dans les pays ayant atteint un certain niveau de culture générale. Les résultats des recherches psychologiques, par exemple, ne permettent pas de ramener à un seul facteur extérieur - le mode de production - le motif des actions humaines. Il est arbitraire de baptiser épiphénomènes toutes les manifestations humaines qui ne sont pas strictement concrètes. L'idée bretonne n'est pas un simple reflet de la situation économique du pays. Elle n'est pas née de la mévente des poulets ou des artichauts. La dialectique matérialiste, qui ne connaît ni l'impact des idées, ni l'explosion des sentiments, ni la force de l'hérédité, ni les phénomènes d'âme individuelle et collective, est chez nous l'antichambre de la débretannisation, en sus d'être une école d'abrutissement.

Comment est-il possible que la jeunesse de tous les grands ragams humains, comme Paris, Londres, New-York, et même des groupements démographiques moins importants comme Miami, Liverpool ou Frankfurt, qui sont des fabriques de déracinés, donc de désaxés, présentent les mêmes troubles et les mêmes tendances morbides, tandis que seules échappent au désarroi les jeunes gens encore enracinés, au moins psychiquement, dans un mode de vie traditionnel et surtout un milieu racial, quoiqu'elles appartiennent même au monde capitaliste ? Le marxisme devra cubien avouer son impuissance à donner une explication satisfaisante du contraste entre la jeunesse-biniou et la jeunesse-marhuana, ou, ce qu'il fait, ignorer les faits avec son habituelle impudence.

Il saute aux yeux que l'opposition théorique entre monde capitaliste et monde socialiste est devenue fictive. On oppose aussi bien monde développé et monde sous-développé, monde des peuples majoritaires oppresseurs et monde des peuples minoritaires opprimés. A l'intérieur de ces mêmes mondes on peut opposer des tendances contraires qui font des contrastes parfois plus violents, comme les milieux raciaux, linguistiques ou religieux.

Le monde socialiste a le même idéal que le monde capitaliste : augmenter la production au prix de tous les efforts pour élever le niveau matériel de la vie. Il en a emprunté scrupuleusement toutes les techniques. Il n'a pas supprimé le capitalisme, il l'a simplement concentré entre les mains de fonctionnaires irresponsables. On peut discuter avec un patron qui n'est après tout qu'un citoyen comme les autres et faire grève. De l'autre côté du rideau, le travailleur se heurte à un guichet sans visage, mais aussi à la toute-puissance de l'Etat-socialite, qui dispose à son goût des lois, qu'il manipule à sa fantaisie, de la police qu'il paie et des juges qu'il fait valser. Tyrannie qui résulte toujours de la confusion des pouvoirs. Ce qui a disparu dans l'affaire, c'est seulement la liberté.

La motivation essentielle du marxisme fut de supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme, en instituant une société communautaire sans classes. Il a doublement échoué, puisqu'il a fait succéder à l'exploitation de l'homme par l'homme l'oppression de l'homme par l'homme et puisqu'il s'est contenté de remplacer la classe dirigeante capitaliste par une autre classe dirigeante, cette fois bureaucratique. Et pendant ce temps-là, l'exploitation de l'homme par l'homme disparaissait peu à peu des pays dits capitalistes par le simple jeu de la diffusion de l'instruction, la production de masse, les lois sociales qui ont collectivisé la société et nivelé largement les classes. A tel point qu'on est parvenu, dans les pays capitalistes où l'évolution est la plus avancée, à une sorte de saturation des revendications sociales.

Le problème aujourd'hui n'est donc plus la "libération prolétarienne" ni la solution de la "lutte des classes". Il est : allons-nous continuer à nous laisser entraîner vers la catastrophe par le développement mécano-scientifique capitalo-communiste, dont nous ne sommes plus maîtres ? Allons-nous, mais réagir, laisser la Terre devenir inhabitable et la vie se transformer en une corvée épuisante ? Allons-nous continuer de nous soumettre à l'idéal absurde du Progrès technique, qui n'a plus le bonheur des hommes pour but, mais seulement l'augmentation de la production, dussions-nous tous crever de l'air déstaturé que nous respirons ?

Il est devenu évident aujourd'hui que les deux classes sociales qui ont des exigences opposées et inconciliables ne sont plus le "prolétariat" et la "bourgeoisie", mais les habitants de la Terre et les Etats technocratiques !

Le corps humain proteste : le cancer ! La jeunesse proteste : les révoltes scolaires ! Les groupes naturels protestent : les contestataires partout ! Le marxisme l'ignore. Il est la fleur vénéreuse qui pousse sur le fœtus du conformisme, de la vulerie, de la résignation des classes scolarisées dans le matérialisme bourgeois ou socialiste. Le radiotage marxiste est devenu inactuel.

Le fiasco énorme de la révolution socialiste, tout où elle a triomphé, son impuissance démontrée à changer le destin de l'homme comme elle l'avait promis, est une grande leçon qui n'est pas passée inaperçue. Elle a retiré son âme et son efficacité au mécanisme révolutionnaire classique.

On a noté, depuis Mai 68, que la classe ouvrière qui accède progressivement au niveau de la petite bourgeoisie dans les pays dits capitalistes, si elle a encore recours aux grèves pour arracher des relèvements de salaires, ne descend plus dans la rue avec les mêmes intentions ni la même température qu'en 1848 ou 1871. Ce ne sont plus les ouvriers du Faubourg St Antoine, mais les jeunes bourgeois étudiants qui lèvent les barricades, ce sont les paysans qui harrent les routes, les boutiquiers qui prennent le maquis et les militants des minorités nationales qui font sauter les perceptions, en un mot les membres de toutes les couches sociales mêlées et non plus exclusivement ceux de la "classe prolétarienne" qui n'existe plus avec netteté que dans les livres.

Il n'y a plus à croire dans le communisme que la foule des médiocres qui gobent tout ce qu'imprime leur journal et les esprits crédules dénués de sens critique. Et bien sûr les arrivistes cyniques qui, à toutes les époques, chantent n'importe quelle chanson, pourvu qu'elle fasse tomber les sous dans leur sébile. Nous en avons connu dans l'extrême gauchisme breton. La jeunesse rebelle et courageuse de tous les pays admire Guevara, mais pas Ulbricht ou Ségu, ni aucun des bonzes de l'appareil. Elle vomit le phalanstère socialiste autant que les casernes en béton où elle baille sa vie, mais ou au moins elle jouit d'un semblant de liberté, ne serait-ce que celle de manifester. C'est naturellement le moment que choisit une bonne fraction de la jeunesse bretonne, qui se veut guide et prophète, pour enfourcher un cheval rouge qui n'est plus que le canasson d'un conformisme honteux, et le cheval de Troie de la plus arrivée, de la plus conservatrice, de la plus esclavagiste et de la plus cynique des classes dirigeantes.

Il doit y avoir à cela une raison. N'oublions pas que le stimulant de Marx, comme celui des socialistes dits "utopiques", fut son sentiment de révolte devant les misères sordides de l'East-End londonien, de même que la conversion à la démocratie de Victor Hugo, qui était monarchiste, devait provenir du choc qui fut le sien en voyant un jour dans quels trous obscurs et glacés, vêtus de haillons, vivaient à Lille les femmes et les enfants des ouvriers des filatures. Il y a eu au départ de ce grand mouvement de réforme sociale qui a marqué le XIXe siècle un élan de générosité. Mais aujourd'hui que les travailleurs ont des 2 CV, l'élan est passé ailleurs et a d'autres buts.

Et pourtant, il y aurait des marxistes bretons...

Sincèrement, je ne crois pas à la validité de ce paradoxe. La dialectique marxiste n'a pas de place pour l'idée bretonne. Et l'idée bretonne existe en dehors de toute dialectique matérialiste. Deux plans qui ne se rencontrent pas, deux points de vue qui s'excluent mutuellement.

Que certains marxistes soient d'origine bretonne, c'est un fait. Que certains marxistes aiment la Bretagne, je n'en doute pas. Mais cela ne peut aller plus loin. Le nationaliste breton qui adhère au marxisme est, pour moi, un transfuge, un hypocrite. Pour le bon motif ? Part-être. Ou alors un homme qui se trompe lui-même et qui, dans ses moments de sincérité, se demande ce qu'il est venu faire en cette galère.

L'un des alibis les plus courants fournis au "passage à l'Est" est le soi-disant système fédéraliste des Soviets. Il ne s'agit pourtant là que d'un trompe-l'œil, puisque les hommes qui sont aux postes-clés des républiques fédérées sont personnellement tenus à la plus stricte obéissance aux ordres du parti, des ministères et de la police centralisés à Moscou ! Les pseudo-régions du Général de Gaulle auraient joué en fait de plus de liberté de décision. Il faut donc avoir les yeux ouverts au fait que la conversion d'un Breton au marxisme ne signifie pas seulement la débretomisation intellectuelle, mais l'adhésion implicite à une organisation monolithique et à un système dictatorial totalitaire. Le communisme et l'impérialisme sont, de ce point de vue, frères jumeaux. Le Bulgare Dimitroff ne s'est jamais coupé de la Bulgarie, le Géorgien Staline a noyé dans le sang le nationalisme géorgien, et ils ont eu d'illustres prédécesseurs bourgeois, depuis l'Italien Bonaparte qui, après l'avoir quitté, ne remit jamais les pieds dans son fils natale, jusqu'au Gallois Lloyd George, plus occupé de servir la vindicte anglaise que les droits des peuples celtes. La liste serait longue de ces fils de petite peur

ou de minorités nationales qui, du moment qu'ils ont adhéré à un parti centralisateur, se retournent contre les revendications de leurs compatriotes, souvent même avec une implacable sévérité. (N.D.L.R. - Né avec l'impérialisme romain, ce phénomène psychologique

trop courant, fort justement mis en lumière par Mordrol, ne s'explique que par la soif du pouvoir, fut-ce d'une parcelle de pouvoir. La séduction de la pourpre efface chez l'intéressé tout autre sentiment, sans même qu'il s'en rende compte. Et plus le peuple auquel il appartient est de modeste importance (qu'on reprenne la liste des empereurs romains sortis de l'ombre ou du désert), plus il s'exalte à la pensée de participer au gigantesque spectaculaire de l'Etat central ou du Parti unique. Est-il besoin de préciser qu'il n'est plus ici question d'"idéal" ou de "cause", mais de simple arrivisme, de bassesse ou de pourriture d'âme. Nous voyons à l'œuvre chez ces hommes une volonté de puissance malade qui ne suit plus être ni noble, ni patriotique, ni personnaliste et ne se veut plus que le rouge bien huilé d'une décevante machinerie, dont la grandeur et le prestige sont une compensation au peu d'estime de soi-même. P.L.)

Mais le marxisme l'emporte de loin sur le fascisme par son intolérance et son système de broyage des cerveaux. Qu'on ne croie pas que j'aie écrit cette étude sans m'entourer de l'avis de quelques bons Bretons. Je cueille entr'autres :

" Comme les dogmes de l'Eglise, m'écrivit F. Moyné, les dogmes du marxisme sont des péchés contre l'esprit. Ces deux églises sont comme Castor et Pollux, chacune sous un signe différent. "

" Je frémis, me dit Ivan Legonna, en pensant quelles tortures auraient déjà subi nos camarades nationalistes celtes de l'autre côté du rideau... Le marxisme, vu dans sa profondeur, est tout le contraire du celtisme. C'est même sa totale négation. "

Ces propos traduisent assez bien l'opinion moyenne des militants bretons sur la question. Ici, mon optimisme rejoint celui de Marie Kerhuél. On m'a objecté que le communisme chinois a un caractère chinois et qu'on peut, par conséquent, imaginer un communisme breton. Erreur, le monolythisme communiste est de caractère oriental et il trouve une rare facilité d'expression dans les traditions asiatiques. Staline, comme Mao, était un asiatique. L'homme se convertit en Dieu matériel. Sa matière reste matière mais devient matière divine et, logiquement, la théologie qui le concerne sera matérialiste. Nous sommes très loin de l'adorable intimité des Grecs avec leurs dieux si proches d'eux, ou de la servile fusion du naturel et du surnaturel chez les Celtes, pour qui la religion était, chez ceux qui avaient, une profonde sagesse, et chez les autres, comme partout, un ensemble de superstitions, mais dont tout n'a pas encore été dit, et où notre littérature et notre sensibilité haïment encore.

Prêcher le stalinisme ou le moïssisme en Bretagne, c'est entamer, après tant d'autres, une nouvelle campagne de déracinement. Il n'y a pas non plus de marxisme russe. Il y a d'éternelles tendances russes qui percent malgré le nivellement doctrinal, et il y a aussi les impératifs géopolitiques de l'empire moscovite. Les tanks russes de Irque sont la suite des cosaques du tzar à Varsovie.

La source d'inspiration des "marxistes bretons" n'est pas dans les livres ni les écoles du parti, mais au foyer des fermes bretonnes. C'est là qu'a brillé la première flamme. Sans quoi ils seraient des léninistes ou des trotskystes tout court. L'idéologie de gauche - dont fait si grand cas l'U.D.B. - a d'abord été inaugurée sur les bancs des écoles bretonnes par les élèves-maitres, en petites doses quotidiennes, au même temps que l'histoire du Vase de Spéanec et la règle des participes passés. Un aspect entr'autres de l'alliance, et vieille tradition bretonne de sujétion intellectuelle. Nos "sociétés de pensée" de hommes et de femmes, à la veille de la révolution, n'étaient pas plus originales. Il y a des "marxistes bretons", c'est qu'on n'échappe pas en un jour au poids d'un système qui vous a saisi à l'entrée de la Maternelle !

INTRODUCTION AU CELTISME

J'ai, dans une étude plus ancienne (parue à "La Bretagne réelle") employé l'expression "socialisme celtique" pour désigner notre conception de la société, dans laquelle le mot "socialisme" évoque une conception aussi différente du socialisme marxiste que peut l'être ou l'être jamais celle des libertaires de Bakounine ou des fédéralistes de Proudhon. Je révoquais l'expression "socialisme breton" parce qu'elle n'évoquait qu'une adaptation locale de ce que nous

- 10 - ne commissions que trop, sans en changer la nature.

On m'a reproché le mot. Non sans raison. Malgré l'épithète qui le suit et qui prétend lui donner un sens particulier, l'équivoque reste possible. Ces syllabes sont devenues suspectes. Un changement "social" ne peut être notre objectif N°1 que si nous continuons à croire que notre bonheur dépend premièrement du type de société auquel nous appartenons. Et nous voilà retombés dans la marmite de la dialectique matérialiste, où sombre tout destin personnel.

Je n'ai jamais eu la sottise de prétendre que la structure et les règles de la société où nous vivons n'avaient aucune influence sur notre vie et que celle-ci ne dépendait que de notre libre arbitre. S'il en était ainsi, au lieu de lutter pour la Bretagne, je lutterais pour moi seul et que crève la Bretagne ! Je ne suis nullement indifférent au type de société qui m'encadre - et m'écrase -. S'il en était autrement, j'admettrais le régime jacobin de l'Hexagone.

Je n'aime pas davantage un régime social qui réserve tous ses avantages aux manieurs d'argent et enfonce tous ceux qui n'ont pas d'aptitudes mercantiles. Je déteste tout autant un régime qui accorde tous les pouvoirs aux arrivistes et aux plats-culs du parti unique et n'vellent toutes les velléités d'indépendance personnelle. Je rejette avec la même détermination tout régime qui impose des usages et des lois qui reposent sur des croyances contestées, que ce soit la Bible, le Coran, les prétendus Droits de l'Homme ou le fameux "petit livre".

Pour cela je suis anti-capitaliste, anti-socialiste, anti-jacobin et anti-religioniste. Devant mes aspirations, qui sont - je le sais - celles de beaucoup, notamment dans la jeunesse, s'ouvre un vide conceptuel que ce que nous appelons le celtisme pourrait remplir.

Mais je ne crois pas davantage qu'aucun système social, même le mien, puisse atteindre la perfection, c'est-à-dire que ses contradictions internes puissent être résolues une fois pour toutes.

Je crois que dans la vie sociale, la thèse et l'antithèse restent en conflit permanent et que la synthèse, lorsqu'elle se réalise, garde un caractère fugitif. Certes, c'est lorsqu'une synthèse apparaît que la vie progresse, où tout simplement qu'elle vit. La mort est au contraire la cessation de toute synthèse. C'est pourquoi la synthèse est sans cesse à recommencer, et que la vie, toujours défaite, recommence toujours et se fait plus forte, inlassablement. Tout l'effort des créateurs est un effort de synthèse - un effort et non une "croyance" -, mais les hommes qui créent, imaginent, construisent ne se laissent pas sur la durée des synthèses; ce ne sont pas des utopistes ou des mystiques, ils ne se paient pas de mots comme les marxistes qui voient dans la synthèse la solution finale. (C'est pourquoi d'ailleurs les idéologues utopistes sont incapables de faire la moindre synthèse et exacerbent au contraire tous les antagonismes, on le voit chaque jour; car seul peut parfaire dans le relatif celui qui ne croit pas à la Perfection dans l'absolu). "Nous sommes dans l'Infini" dirait Pierre Lance, et tout ce qui pose une finalité n'est qu'illusion trompeuse. A quoi Tardy répond comme en écho dans "Arnod" : "C'est la lutte finale" ? Non, Camarade ! C'est la lutte éternelle." Et cette phrase, dont je crois qu'on peut dire qu'elle exprime la quintessence de la mythologie celtique, montre bien le néant de l'utopie marxiste autant que du paradis chrétien.

Il n'y a donc aucun accord possible entre les conceptions traditionnelles de la vie, sur toute la surface de la terre, où la permanence des tensions sociales est la normalité, et la vision qu'en ont les peuples céltiques, d'où découle leur type de religion corrective, avec son invention dissolvante du péché, l'espérance ingénuë de la rédemption, et toutes les formes de la Bonne Nouvelle, qui ont elles-mêmes donné naissance, par un effet de ricochet, aux diverses utopies sociales. Il était inévitable que ces utopies aient pris racine chez les Européens ayant reçu cette empreinte métaphysique, en premier lieu les Français, culturellement déracinés, ceux que j'ai nommés il y a 25 ans les "Juifs synthétiques", de Jean-Jacques Rousseau à Jean-Paul Sartre.

Nous ne voyons possible qu'une amélioration qualitative, celle qu'est capable de réaliser chacun de nous par le développement de sa capacité d'apprendre, de comprendre, de concevoir et d'exécuter en harmonie avec son entourage naturel. Quel socialisme s'est fixé ces buts ? Ce sont ceux du celtisme. Nous concevons notre système social comme le cadre qui permet et facilite cet épanouissement individuel, mais n'attentions nullement qu'il le suscite. Il y a une contradiction irréductible entre l'architecture pyramidale de la société centralisatrice moderne - capitaliste ou socialiste - qui atteint à Pékin le type pharaonique, et l'aspiration aux libertés individuelles. Mais alors, nous dira-t-on, vous remettez tout en question ? Si fait, nous remettons tout en question.

Si nous vivions encore dans notre milieu naturel, où seul le déraciné serait - 11 - un révolutionnaire iconoclaste, nous y serions des réformistes prudents. Mais nous vivons dans un monde social étranger à notre tradition et à nos aspirations. De ce fait notre réaction vitale s'apparente à la sienne. L'énergie de notre pensée doit se décharger vers le refus de cette réalité ennemie. Le but est de la répudier, non de la comprendre. L'inadapté social ou racial veut détruire la société parce qu'il se sent étranger à elle. Nous, nous voulons la détruire parce qu'elle nous est étrangère à nous.

C'est pourquoi, malgré que la démarche de notre pensée soit différente de celle de Marcuse, nous pensons comme lui que le sens commun, l'amour des faits s'ensuivent, en Bretagne, dans l'impuissance et le conservatisme, sous couleur de réalisme. Le pensée héroïquement négative est la seule qui nous ouvre un avenir, la seule par ailleurs qui peut constituer entre nous une base d'union. Mais avant d'avoir été celle de Marcuse elle a été celle de Nietzsche et dans une autre manière.

LA VISION CELTE C'est maintenant que nous comprenons à quoi ont servi depuis deux mille ans nos définites et notre résistance. C'est maintenant que notre refus séculaire prend toute sa signification. Nous détenons la révélation que réclame notre temps.

Nous opposons, aux erreurs que nous avons marquées au fer, la vision celtique du destin. Nous ne songeons pas à violenter la nature pour la rendre conforme à un schéma, pour la détruire et nous détruire en même temps qu'elle. Nous entendons régler notre vie personnelle et collective en harmonie avec ses commandements et ses permanences.

Pour nous, nature est diversité, progrès est différenciation et spécialisation, dans l'évolution des hommes comme dans celle des plantes et des animaux. Nous rejetons le spectre d'un monde uniformisé où tous les sangs se mélangeraient pour donner naissance à l'innommable "race violette" qui, ballotée entre mille atavismes contraires, ne trouverait jamais la stabilité ni la nette conscience d'une personnalité, qui soit la base de toute civilisation. Ayant brisé par force avec les traditions particulières divergentes dont il serait issu, cet homme nouveau au passé gonflé de sa mémoire aurait perdu le souvenir historique et ne serait qu'une image mutilée de ce que nous sommes encore.

La société telle que nous la sentons ressemble moins à une pyramide qu'à un bel arbre dont chaque partie a une fonction et ne se confond pas avec une autre, mais qui toutes concourent à sa formation avec une égale dignité. L'égalitarisme celtique est d'ordre spirituel, non point social. La société celtique ne ressemble pas à une foule démocratique moderne aux éléments interchangeables, c'est un corps composé de personnes caractérisées, où les tâches et les responsabilités sont réparties et dont l'équilibre entre les parties est assuré par un jeu de mesures restrictives, correctives et préventives. Un concept comme celui de la "classe ouvrière" s'opposant au "patronat" est incompatible avec une vision celtique du corps social. Nous avons nos problèmes, bien sûr, mais nous ne pouvons pas songer à les résoudre dans ce style-là sans nous perdre nous-mêmes. Souvenons-nous des Bonnets rouges et du Code Payсан sortis des entrailles de notre peuple et qui ne devaient rien au marxisme-léninisme ! Pour nous, des phrases comme "tous les hommes naissent égaux en droits" n'ont aucun sens, parce que nous savons que les possibilités d'un homme sont fixées dès sa conception et qu'il y a des hommes à tous les échelons de l'échelle des capacités.

(N.D.L.R. - Les hommes de 89, qui étaient des individualistes et non des socialistes, n'ont jamais pensé ni dit que les hommes étaient égaux en capacités et en mérites. La société moderne influencée par l'idéologie marxiste a largement déformé l'esprit des "Droits de l'Homme". On feint toujours d'oublier la fin de l'article Ier : "Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune". On peut discuter sur le mot "utilité", mais l'inégalité de condition et de responsabilité est reconnue. Voir à ce sujet dans la collection de notre supplément "REVOLUTION-Jeunesse" l'étude critique de la Déclaration de 89. P.L.)

Nous rejetons en bloc les idéologies en cours. Elles ne sont pas utilisables chez nous. On voit que ce n'est pas une question de langue, mais de vision.

Pourquoi nous accuser de ne pas avoir de doctrine ? Nous ne pouvons pas en avoir aucune. Pourquoi nous accuser de ne pas avoir de doctrine ? Nous ne pouvons pas en avoir aucune. Le Celtisme n'est pas un catéchisme, c'est une voie ouverte. A-t-on à ce point perdu la

- 12 - notion de la liberté qu'on ne puisse plus imaginer une vie libre, une vie qui ne soit pas tracée d'avance, tracée entre deux berges, mise en prescriptions et en codes, ne laissant aucune marge à l'invention et à la fantaisie ?

Le Celtisme est aux antipodes de la tyrannie, mais il n'est pas non plus l'anarchie, parce que l'anarchie fait bon marché de la fraternité du sang et des vertus de la tradition, qui sont deux valeurs primordiales chez nous. Sa formule, s'il fallait le réduire à cela, serait une distribution minutieuse et scrupuleuse des responsabilités et des droits, guidée par les leçons de l'expérience, la juste évaluation et le grand respect des personnes, et non point - au grand jamais ! - par une théorie ou un livre !

C'est ainsi qu'il est fraternel, mais non point égalitaire, hiérarchique, mais non point autocratique. Il ne cherche pas à éliminer les risques, parce que sans les risques il n'y a pas de goût à vivre. Il donne la bravoure en exemple, et non la charité.

Il va beaucoup plus loin que la sociologie et la politique, parce que ces deux disciplines telles qu'elles sont entendues, acceptent une biosphère et une dynamique humaine qu'il condamne sans appel. Il retourne comme un gant la sacro-sainte notion de "progrès", telle que la propage le tandem New-York - Moscou, nullement démenti par Pékin, et suivi d'un trottoir Vatican. Il la projette dans un sens opposé : le progrès pour l'homme, en fonction de l'homme, dans les limites de l'homme, et non pas - jamais - le progrès pour le progrès, nouveau Moloch électronique, n'offrant à l'humanité que des perspectives de servitude et de mort, dans une apocalyphe échappant à tout contrôle.

Nous haïssons les dogmes, et nous nous garderons d'en formuler. Un seul guide : le feu de notre intelligence avide de connaître dans le souvenir vigilant de nos expérimentations. Tolérance envers tout ce qui est différent mais authentique, défiance à l'égard de tout ce qui est différent mais frelaté, ou bétard, ou perfide ou menaçant. Fraternité ? Oui, mais avec des frères, non point avec des inconnus, car tel est le principe de bon sens qui guide tout un chacun dans la vie quotidienne. Et prudence armée vis-à-vis des intrus qui prétendent nous soumettre à des règles universelles, bonnes pour personne et mauvaises pour tous, qui nous condamnent à osciller perpétuellement entre la servilité et la révolte et qui conduisent à notre dissolution dans la foule des dévoyés et des schématisés.

Notre Monde ? : Libéré des morales d'esclaves. Libéré du travail asservi. Libéré de l'avilissement sexuel. Un monde où l'on s'occupe de vivre et où la liberté gambade. Depuis de longues années nous l'appelons de toute notre âme refoulée. Il dépasse le nationalisme de notre jeunesse aux disciplines nécessaires, qui était alors le premier pas concevable, mais qui, à la longue, n'a pas d'aboutissement. Le nationalisme breton, même à la sauce tartare, est un stade conceptuel qui correspond au niveau régional des problèmes. Nous n'avons pas qu'eux à résoudre en Bretagne, mais les manifestations chez nous de l'immense crise des hommes de race blanche et de civilisation chrétienne. Notre vision celtie est la contribution que nous pouvons apporter à sa résolution là où nous pouvons l'appréhender et la résoudre, c'est-à-dire dans la zone de nos aptitudes et de nos sensibilités : la Grande Celtie, insulaire et continentale. Nous ne sommes pas les hommes pour l'affronter ailleurs. A chacun sa tâche. Le Celtisme, c'est avant tout le nos qu'il convient de donner à cette gigantesque entreprise.

Bénéissons notre destin, qui a voulu que nous ne soyons pas victimes des mots, quoique nous en ayons été abreuvés. Notre valeur de Celtes : ne pas être victimes des mots. Le Celte joue avec les mots, il n'en est pas dupe. La vieille poésie bretonne était en avance de nombreux siècles, surtout en Cambrie, sur la poésie moderne en fantaisies soniques, en jeux de syllabes, en mots pour eux-mêmes. Pour nous, le mot doit coller au réel, sinon il n'est qu'un son. Nous sommes de piètres abstraites et la diatribe se heurte chez nous à un mur psychologique. Le danger de certaines races est qu'elles croient dans les mots et dans l'aptitude des mots à créer des mondes. Elles n'hésitent pas à sauter la réalité pour conformer la variété de ce qui est au schéma de la pensée abstraite.

Mais la nature est grande dans et elle sait se venger des affronts. Derrière le paravent des doctrines et des institutions, réapparaît toujours l'éternelle réalité des hommes en pouvoir s'arrogeant tous les droits, qu'ils portent casquette ou couronne d'or, et perdure éternellement la masse de ceux qui doivent suer pour manger, non point parce que le monde est injuste, mais parce qu'ils n'ont pas assez d'essuyé ou de enroulé pour autre chose que de petits métiers. Derrière l'égalitarisme de parole, se rétablit inévitablement l'inégalité naturelle.

L'ANTI-CELTISME Les exposés par lesquels a commencé cette étude ont été un tableau - 13 - de l'aspect politique de l'anti-celtisme. En regardant autour de nous, nous pouvons en découvrir d'autres manifestations. Nous vivons dans un monde où le déraciné et le mélié, l'épave humaine font la loi et donnent le ton. On les a mis au pinacle, non point parce qu'ils se sont imposés par leurs mérites, mais par réaction contre la tendance contraire d'intégrité ethnique, pourtant naturelle à tous les groupes humains, mais condamnée à priori par l'idéologie à la mode. La contestation de la jeunesse contre un monde absurde est alourdie de ce handicap : la solidarité qu'elle exprime au départ avec ce même monde qui s'est défini à l'O.N.U. et à l'UNESCO, avec l'union de toutes les idées fausses formant l'illusionnisme politique.

Beaucoup de jeunes, tout en contestant dans le vide, semblent n'avoir qu'une idée, celle de s'identifier avec les tendances les plus morbides de la société chancelante qu'ils prétendent rejeter. Ils sont derrière les nouveaux seigneurs ^{des "quintiles"} qu'ils ne leur contestent pas : la presse, la radio, la télévision, le cinéma, l'édition, les arts, les organisations électorales, les réunions nationales et internationales ou celles des doctes instituts, et rivalisent avec eux de déraison.

Au coude à coude, les uns et les autres exploitent à fond et sans peine aucune une situation si profitable qui fait d'un profil bestial un canon de beauté, d'un hurlement d'entraîlés un chef-d'œuvre mélodique, d'un accident survenu à un pot de peinture un tableau éternel, de la récolte d'un ramasseur de ferrailles une rumeur pour place publique, d'une anthologie pornographique ou sub-désentielle un prix littéraire, d'un homme une femme et d'une femme un homme, de l'homosexualité la forme supérieure de l'amour, de la pratique des drogues le chemin au cimes de l'intelligence, enfin, et pour tout dire, de la récitation d'un catéchisme de parti réunissant toutes les tares du genre, le fin mot de la pensée politique.

C'est avec ce bouquet d'écœurantes turpitudes que s'identifie le progressisme, qu'il le veuille ou non, parce qu'il s'oppose farouchement aux réactions qu'elles provoquent. C'est à la floraison de tout cela que conduit le gauchisme, en dépit des illusions des candidats qui se pressent dans ses rangs, seraient-ils aussi braves qu'Alain Guel.

C'est contre toute cette fiente qui déferle et où se roule la jeunesse-maribonne que le Celtisme se dresse, puissant comme la vague transparente, belle comme l'éclaircie, qui curle l'horizon breton.

CONFIANCE A NOS JEUNES

L'année 1969 marquera dans nos annales une date plus importante qu'on ne le croit. L'apostasie du groupe d'Essay, suivant la foulée de l'O.D.B. et de plusieurs innombrables parallèles, signifie la rupture de la dernière fraction du mouvement que l'on croyait encore localiste, avec la tradition qui s'était établie peu à peu depuis La Villennay et que Boris Atan, tout en s'en dégageant progressivement, n'avait jamais répudiée. Pour nous donc, jeunes et vieux, il s'agit désormais de se détacher du passé et de faire du neuf. La nostalgie qui était, il y a encore un demi-siècle, le centre de notre idiosyncrasie, n'est plus de mise en Bretagne. Mais si le souci général est de remplacer les structures vieillies dans notre pays, où elles ont toujours été malaisées, par des institutions nouvelles, la majorité des tendances se prononce, heureusement, contre l'introduction de l'ordonnance du Dr. Ignatius : le marxisme-léninisme.

Je ne crois nullement que cet essai, qui n'est pas le nôtre, soit un phénomène spontané, comme l'a été le P.B. C'est une laborieuse couture faite dans le secret d'un caracol, que le grand air emportera.

Le matérialisme marxiste, comme le rabbinisme, coupe les cheveux en quatre, s'enferme dans les formules alambiquées. Il est la négation du celtisme, qui est unie à la nature, enthousiasme du réel, clarté, respect de la tradition et empirisme chercheur dans le domaine de la création, caractéristiques des Celtes de partout et de toujours.

Les brutalités exclusives ont fait leur tâche à la crise du mot "stadal". Tout chez nous doit être "stadal" pour avoir une valeur. Ce mot-clef n'est pas autre chose que la plus adaptée du mot français statue, car chez les Celtes le mot "Stat" n'existe pas à l'état natif. Rechercher le salut dans l'imitation de nos ennemis a toujours été notre faiblesse. Mais si nous le discernons, nous pouvons faire un effort pour y remédier. Il est plus breton de forger un mot pour exprimer l'implication de la responsabilité personnelle, qui est la qualité

- 14 - que nous devons développer, et non la docilité à un pouvoir supérieur qui nous a menés où nous sommes et a fait de nous des moutons de Panurge. La libération de la Bretagne n'est pas dans un changement de maîtres.

Nous ne plaçons rien au-dessus de la liberté. Qui le contestera ? Or la liberté c'est le minimum de contrainte de l'extérieur, c'est le minimum d'Etat; en un mot la liberté, s'il fallait l'enfermer dans un mot, c'est l'individualisme. Le celtisme, c'est l'individualisme. Qui le contestera ? Donc le celtisme, c'est la liberté. En face du socialisme qui est le plus d'Etat possible, le celtisme est le moins d'Etat possible. Et que nous offre-t-on comme la plus rafraîchissante nouveauté ? : l'Etat sous sa forme la plus odieuse, l'Etat-termitière, l'Etat-caserne, l'Etat-église, l'Etat-prison !

Je perdrais mon temps si j'espérais convaincre des cuistres. Ils détiennent la "vérité" et dédaigneront ces lignes avant de les avoir lues. Je ne prétends pas non plus les faire désister de leur intention de briguer un strapontin pelé dans le théâtre d'un monde où les premiers rôles ne sont pas pour eux. Nous n'avons que faire dans ce monde-là, aucune position à gagner. Nous n'avons d'autre ambition que de rendre possible, par notre travail de préparation, le monde qui lui fera suite, quand l'ancien aura disparu sous ses propres décombres.

Bien des indices me montrent que nos jeunes gens se détachent des mythes éculés ainsi que de la foire religieuse dans la technologie messianique des milieux officiels, que partagent curieusement sans en rien contester les contestataires les plus chevelus. Les structures de l'ancienne société celtique, que l'on connaît bien, sont étudiées avec amour. Il ne s'agit pour personne de reconstituer les hiérarchies sociales de l'Irlande de Cuchulain, mais de comprendre que les Celtes sont capables, dans le cadre d'une civilisation générale commune à tous les Aryens, et peut-être demain au monde entier, de concevoir les formules d'association collective qui conviennent à leur tempérament et à leur idiosyncrasie. Je me réjouis de voir citer le Connolly de 1916, comme nous citions l'Emile Masson de 1912. Un manifeste publié il n'y a pas longtemps en Bretagne, malgré l'emploi d'un vocabulaire un peu voyant, insiste sur le caractère non-socialiste (le mot est de moi, puisqu'il est anti-bureaucratique et libertaire!) que doit avoir le "socialisme" en terre celtique. Lorsqu'il évoque notre spiritualité propre et notre respect de l'humain, il entre de front dans le pare-chocs de la sacro-sainte voiture de dame Diamat. Parfait !

Nous voyons donner Cuba en exemple, mais non point les folies de Cuba. On exalte le Che guerillero, mais point le Che ministre de l'Industrie, à qui trois ans avaient suffi pour ruiner son pays de fond en comble, en faisant entrer de force son économie, alors florissante, dans la camisole de force des formules soviétiques.

Cependant, si nos jeunes critiquent avec pertinence les formules de vie dont ils sont exédés, ils manquent souvent de connaissances et d'imagination - si nous exceptons le brillant Eric Le Naour - pour se représenter la Bretagne de demain. Les solutions toutes faites sont parfois un miroir aux alouettes où ils tombent. Les confusions de termes sont trop fréquentes et les délimitations entre leur "socialisme breton" encore vague et le socialisme marxiste fort précis grâce à son caractère systématique sont encore incertaines. Le danger de la pente savonneuse reste présent.

Mais nous n'en sommes plus au temps où une prise de position philosophique et sociale était incompatible avec la fidélité à l'idée bretonne. Nos réserves faites, nous sommes heureux de constater que le dernier mot en matière de "révolution bretonne" est loin d'être dit. J'ai fait savoir comment je sentais la chose. Que d'autres s'expriment à leur tour avec la même franchise. Le celtisme ne sera jamais la pensée d'un seul homme.

Je ne vois pas de risque exagéré à mettre l'optimisme à l'ordre du jour.
Bon sang ne saurait mentir.

Olier MORDREL

Le texte complet de l'étude d'Olier MORDREL "LA CELTIE OU LE MARXISME", paru dans les numéros 15 et 16 de "l'Hespéride" sera regroupé dans un cahier de "La Bretagne réelle"

LA BRETAGNE REELLE, 22 - Merdrignac publie régulièrement les études politiques et sociales, bretonnes et celtiques, de la "tête pensante" du mouvement breton:
Olier MORDREL.